

New Europe College Yearbook 1995–1996



VLAD ALEXANDRESCU
TEODOR BACONSKY
CAIUS DOBRESCU
AUGUSTIN IOAN
MARIANA NEȚ
LIVIU PAPADIMA
CARMEN-ADRIANA STRUNGARU
MIHAI-RĂZVAN UNGUREANU
CONSTANTIN OVIDIU VERDEȘ
LAURENȚIU VLAD

New Europe College Yearbook 1995–1996

VLAD ALEXANDRESCU
TEODOR BACONSKY
CAIUS DOBRESCU
AUGUSTIN IOAN
MARIANA NEȚ
LIVIU PAPADIMA
CARMEN-ADRIANA STRUNGARU
MIHAI-RĂZVAN UNGUREANU
CONSTANTIN OVIDIU VERDEȘ
LAURENȚIU VLAD



HUMANITAS
BUCUREȘTI

Cover design
IOANA DRAGOMIRESCU MARDARE

Editors
HORTENZIA POPESCU
VLAD RUSSO

© Humanitas & New Europe College, 1999

ISBN 973-28-0455-6

New Europe College can be found at
Str. Matei Voievod 18, 73222 București 3
Tel/Fax: +(40) 2527557/16425477
e-mail: nec@ap.nec.ro

Contents

New Europe College

7

Some Eastern European Neuroses

ANDREI PLEȘU

11

VLAD ALEXANDRESCU

Du dualisme en théorie de l'énonciation

19

TEODOR BACONSKY

Devastatio Constantinopolitana

53

CAIUS DOBRESCU

War, Revolution, Carnival: Three Attempts at Integrating
Politics and Literature (1880–1970)

79

AUGUSTIN IOAN

Modern Architectural Discourse After the Death of Stalin

143

MARIANA NEȚ

The Gastronomic Discourse

187

LIVIU PAPADIMA

The Emperical Study of Literature

237

CARMEN-ADRIANA STRUNGARU

Biological Roots of Human Vocal Communication

291

MIHAI-RĂZVAN UNGUREANU

The Biography of an Illustrious Stranger: Samoil Botezatu

321

CONSTANTIN OVIDIU VERDEȘ

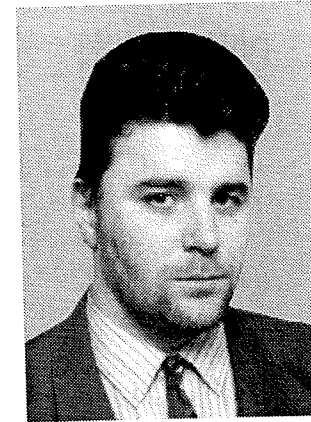
Textes de frontière, contextes de transition

357

LAURENȚIU VLAD

Des echos roumains dans la presse française l'illustration, 1843–1944

403



LAURENȚIU VLAD

Né à Ștefănești (Argeș) en 1967

Maîtrise en Histoire à l'Université de Bucarest

D.E.A. – École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris

Doctorat en cours à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris

Stages de recherches en France et en Grèce (1992–1996)

Chargé de cours à la Faculté de Sciences Politiques et Administratives
(Université de Bucarest)

Auteur de maints articles parus dans des revues roumaines d'histoire,
et de communications présentées lors d'importants colloques

Adresse:

Facultatea de Științe Politice și Administrative

Strada Sf. Ștefan, 24

70 306 București

tel. + (40)16139007

Des échos roumains dans la presse française l'illustration, 1843–1944

I. Introduction

1. *Préliminaires historiographiques*
2. *Prétextes pour une méthodologie*

1. L'histoire des relations franco-roumaines est un sujet qui a fait couler beaucoup d'encre. Il serait inutile de retracer maintenant l'historiographie complète de ce problème par rapport à notre démarche effective. C'est pour cela que nous allons nous limiter à quelques données que nous considérons comme significatives dans l'économie de notre essai.

L'histoire de ces relations comporte plusieurs chapitres dont nous rappelons ceux qui concernent l'éducation des jeunes Roumains à Paris au XIX^e siècle, la pénétration de la culture française dans l'espace roumain (et, implicitement, la formation d'une certaine image de la France dans la conscience des autochtones), mais aussi les stéréotypes utilisés par les voyageurs et les diplomates de l'Hexagone de passage à travers les Principautés, les publications qui ont soutenu la cause roumaine et ont contribué à la formation d'une opinion sur la Moldavie et la Valachie (à l'égard notamment des événements du milieu du siècle dernier), les relations politiques et diplomatiques des deux pays, etc. Il faut remarquer que tous ces thèmes ont fait l'objet d'études extrêmement sérieuses centrées surtout sur la fin du XVIII^e siècle et la première moitié du siècle suivant. Mais les obsessions de l'historiographie roumaine, plus ou moins récente, ont subordonné cette thématique soit à une référence égocentrique, nationale, soit à un déterminisme socialisant¹.

En ce qui nous concerne, nous voulons initier une étude d'imagologie plus vaste qui prenne comme point de départ la presse française. Nous essayons de nous montrer à la hauteur des démarches antérieures qui jouissent d'un prestige incontestable: V. V. Haneş (*Formarea opiniei franceze asupra României în secolul al XIX-lea*, 2 vol, Craiova-Bucureşti, 1929), V. Mihordea (*Les Principautés Roumaines dans la presse française au XVII^e siècle, 1680–1699. Extraits de « La Gazette », Paris, 1932*) ou N. Isar (*Publiciştii francezi şi cauza română*,

1834–1859, București, 1991; *Istoria modernă a Românilor. Imaginea societății românești în Franța, 1778–1848*, București, 1992).

A cette occasion, nous allons présenter seulement une partie de notre travail de recherche, mené à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (fond périodiques; cote P.I.III. 13714), mais aussi à la bibliothèque parisienne S-te Geneviève (fond microfilms; cote Mm 132). Cette partie a comme sujet la manière dans laquelle certains aspects de la société roumaine se reflètent dans les pages de la revue *L'Illustration* tout au long de sa parution (1843–1944).

2. La nouveauté de notre essai vient du fait que les historiens roumains ne font que très rarement référence dans leurs ouvrages à la revue *L'Illustration*. On peut rappeler cependant l'article de V. Buduru², paru dans *Magazin Istoric*, concernant l'*Album moldo-valaque* (1848) d'Adolphe Billecoq³, album auquel font aussi allusion G. Oprescu, V.V. Haneș et N. Isar⁴. On trouve aussi de courtes notes sur la revue parisienne dans les commentaires ou les éditions des œuvres de Vasile Alecsandri (à propos de la variante française de sa prose *Balta Albă / Le Lac Blanc*, publiée en 1854)⁵.

Notre démarche tire également sa nouveauté du changement de regard sur les Principautés Roumaines (la Roumanie) dans la presse française. A savoir que c'est la source, ayant une continuité de plus de cent ans, qui édifie elle-même le sujet. Le découpage contextuel (la révolution de 1848 ou l'union de 1859), la personnalité de tel journaliste ou de tel diplomate français qui écrit à un moment donné sur les Roumains, ne sont plus des critères valables pour constituer l'objet de la recherche, comme ils l'étaient pour V.V. Haneș, O. Boitoș, L. Maior, V. Lungu, R. Pantazi, M. Bucur, N. Isar etc. Nous éliminons ainsi toute prémisse de falsification du sujet de la part de l'auteur, laissant la source française se dérouler et se dévoiler d'elle-même. Dans la longue durée nous allons essayer de trouver les moments d'expression les plus intenses et, bien sûr, ceux du plus grand intérêt pour celui qui regarde. Dans un livre publié en 1979, Al. Dușu⁶ souligne le fait que ces moments remémorent les stéréotypes à date historique, en les revigorant ou en les annulant, en fonction du contact affectif entre deux cultures ou d'une certaine préférence/option de celui qui regarde. La même idée est soutenue par K. Heitmann lorsqu'il analyse les causes de la formation des images des Roumains dans l'espace linguistique allemand⁷. Donc, pour qu'une image puisse se manifester telle quelle, elle doit remplir plusieurs conditions de composition. Selon l'opinion de L. Trénard, il y en aurait trois, c'est-à-dire, que l'objet en soi soit bien reflété dans un miroir, qu'il soit inscrit dans la longue durée, et, finalement, que l'image soit composée d'une série de reflets de ce type provenant de milieux différents: sociaux, politiques, d'instruction, etc.⁸ Dans son essai publié en Roumanie en 1981, dans la revue *Synthesis*, D.H. Pageaux s'arrête sur deux conditions seulement: sources et

interprétations différentes; longue durée⁹. Dans le même contexte, le professeur de littérature comparée de la Sorbonne proposait quatre types de fonctionnement des images (se référant surtout aux images littéraires, mais leur degré de généralité permet l'extension de la zone imagologique). Ces types sont conditionnés par la position hiérarchique ou de qualité que la culture d'origine (celle qui regarde) confère à la culture étrangère (l'altérité, la culture regardée). Ainsi, entre la culture étrangère et la culture d'origine s'établit un des quatre rapports suivants: (1) de supériorité, (2) d'infériorité négative, (3) d'égalité positive, et (4) visant l'emprunt culturel¹⁰. Notre démarche retrouvera un de ces quatre rapports, sauf que, dans notre cas, on ne peut pas parler, pour le moment, d'une image, mais simplement d'une touche (vu que la source discutée ne remplit que le critère de la durée) de ce que sera plus tard une image au sens plein du mot. Elle devrait inclure les diverses représentations dans la presse, mais aussi les impressions mises en circulation par les relations de voyage ou par les volumes à part.

Pour conclure, il faut dire que notre essai est le fruit d'un travail qui n'a rien de spectaculaire, qui veut seulement se constituer en index des thèmes roumains qui ont présenté un certain intérêt pour la presse illustrée française de 1843 jusqu'en 1944.

Puisque nous avons touché le problème du transfert de l'image d'une certaine culture dans l'autre, on ne peut pas ne pas se demander combien de Français se sont fait, dans une période de temps établie, une certaine opinion sur les Principautés Roumaines (sur la Roumanie). La réponse à cette question pourrait offrir le deuxième critère dont on aurait besoin pour parler effectivement d'une image. Mais il est difficile de différencier les lecteurs de la revue car il y va de leur fidélité envers une certaine rubrique. Or, si le texte n'apparaît pas dans cette rubrique, il est fort possible qu'il passe inaperçu par les lecteurs. La seule opération que nous pourrions faire pour rester dans les propos théoriques énoncés ci-dessus serait d'associer à notre étude une autre concernant les connaissances sur tel ou tel sujet que les lecteurs d'une revue auraient acquises à l'école. Dans ce cas on ne peut pas opérer une différenciation des lecteurs, des récepteurs, on peut seulement offrir une alternative des informations qu'ils acquerraient par la presse. Cependant, les brèves notations à propos du tirage, du public ou du prix de la revue ne nous semblent pas tout à fait superflues. Elles nous donnent une idée sur le référentiel numérique qui peut nous indiquer l'audience possible d'un sujet quelconque. Il est de même avec l'intérêt pour les options politiques de la revue qui nous fournissent un certain nombre d'indices sur ses lecteurs. Et last, but not least, toutes ces informations parlent de l'importance de *L'Illustration* dans l'ensemble de la presse française.

II. Le Destin d'une revue; L'Illustration, 1843–1944

1. *Journalistes, options politiques, thématique générale*
2. *Public, prix, diffusion*

1. *L'Illustration* parut à Paris le 4 mars 1843. Ayant aussi un modèle britannique¹¹, les quatre fondateurs du journal (A. Joanne, E. Charton, J. B. A. Paulin, J. J. Dubochet)¹² proposaient aux lecteurs un mariage relativement insolite à cette époque-là entre le texte écrit et l'image (gravure sur bois) qui l'aurait rendu encore plus expressif. L'idée était explicitement formulée dès le premier numéro — voir l'article programme « Notre but » — et soutenue par des arguments favorables pour chaque domaine qui allait être présenté dans les pages de la revue (événements politiques, mœurs du monde entier, biographies, théâtre, arts, vie quotidienne, mode, etc.¹³).

Cette conception du journalisme n'ignorait pas les techniques classiques d'information, tels la lecture de la presse étrangère, les correspondances des envoyés spéciaux, les collaborations des lecteurs et le recours aux agences de presse. Mais les difficultés de la correspondance ne pouvaient être compensées que partiellement par l'image. On sait que l'intervalle entre l'événement et sa présentation dans le journal était très long; une lettre d'Alger à Paris mettait, vers 1840, à peu près une semaine, tandis que les nouvelles de Tahiti n'arrivaient pas avant quatre mois.¹⁴

Le premier rédacteur en chef (et aussi gérant) du journal fut Jean Baptiste Alexandre Paulin (1843–59), un journaliste connu, qui venait du cercle libéral-républicain du *National*. L'appartenance de Paulin à la famille politique libérale allait imprimer au journal une orientation d'opposition à tous les régimes politiques successifs de cette période-là, sauf quelques exceptions pendant l'année 1848¹⁵. Cette orientation aurait valu à Paulin une série d'avertissements de la part de la police et même de l'empereur Napoléon III.

Les événements de première page jusqu'à la fin des années soixante du siècle dernier ont été: *la colonisation de l'Algérie* (les années quarante), *la guerre de Crimée* (1853–56) — qui dévoilait un fort sentiment russophile, *l'unification de l'Italie* (1856–59), etc. A tout cela s'ajoutaient les présentations pittoresques des régions lointaines ou inconnues jusqu'à ce moment-là. La rubrique hebdomadaire de politique externe, *Histoire de la semaine*, éveillait aussi un fort intérêt.

Après la mort de Paulin, son fils, Victor, prend la direction du journal pour une courte période (1859–60).

A partir de 1860, *L'Illustration* entre dans la deuxième phase de son existence¹⁶, qui voit se succéder à sa direction Auguste Marc (1860–86)¹⁷ et Lucien Marc (1886–1903)¹⁸. Les difficultés financières ainsi que les chicanes de la censure impériale héritées de Paulin ont entravé le redressement initié par le nouveau rédacteur en chef. Il y avait aussi la concurrence acerbe du journal *Le Monde Illustré*, un journal soutenu par le Ministère de l'Intérieur, étant catalogué parmi les journaux non-politiques, ce que l'on ne pouvait pas dire à propos de *L'Illustration*. Après 14 ans environ de monopole de l'information politique illustrée (1843–57), information absente des pages du *Magasin Pittoresque*, un concurrent appuyé par le pouvoir ébranlait cette suprématie.

Auguste Marc allait voir les effets de son effort de redressement du journal tard, vers 1880. Finalement, il n'a pas renoncé à l'article politique. La ligne générale était marquée par le patriotisme républicain, mais aussi par l'antiparlementarisme et l'antisocialisme (surtout après 1895–1900, lorsqu'il attaquait Jean Jaurès, « le Saint Jean Bouche d'Or du socialisme¹⁹ »). Un dossier important de la revue a été fourni — d'une manière très prévisible — par l'affaire Dreyfus. Les événements politiques extérieurs ont gardé une place significative dans l'économie du journal qui publiait de longs articles sur *la guerre d'Europe orientale* (1877–78), sur *l'amitié franco-russe* (prémisse d'un puissant sentiment russophile²⁰), sur *les Expositions universelles parisiennes* (1867, 1878, 1889, 1900), etc. On pouvait aussi remarquer l'anglophobie, devenue traditionnelle dans *L'Illustration*, ainsi que l'attitude prudente envers le pangermanisme.

Pendant « la dynastie » Marc, de nombreuses nouveautés techniques de l'époque ont été adaptées au profil de la revue, telles le procédé de l'héliogravure (1869), les photographies, les premières planches en couleurs (1884) ou les premières couvertures en couleurs (1887), etc.

Au XX^e siècle, on trouve « à la une » de *L'Illustration* des informations sur *les deux guerres mondiales*, sur *la guerre civile de l'Espagne*, et sur *les Expositions universelles* de 1929 (Barcelone), 1935 (Bruxelles), 1937 (Paris), 1939 (San Francisco et New York). D'une importance centrale dans l'économie de la revue ont été aussi, dans les années trente et quarante, les rubriques permanentes de politique étrangère et de guerre: *Politique et diplomatie* et *Les événements et les hommes*. A noter aussi les numéros spéciaux (et les « hors-série ») qui avaient comme sujets *les familles royales européennes* ou certains Etats du monde.

Entre 1904–44, le journal a été dirigé par René Baschet²¹. Cette période fut la meilleure du point de vue financier (surtout entre 1929–32), mais, en même temps, elle annonça son déclin et sa disparition. La revue a été accusée d'avoir collaboré avec les nazis et d'avoir reçu des autorités allemandes 20 millions de francs. En 1945, une nouvelle revue, *France Illustration*, suivit, mais elle

ne résista pas à la nouvelle concurrence. Ce n'est qu'en 1954 qu'elle fut réhabilitée par décret présidentiel.²²

2. Essayons de voir de qui était formé le public de cette revue. Pour trouver une réponse, il faut souligner premièrement que *L'Illustration* a toujours été une revue assez chère : 75 centimes (en 1843), 1–2 francs vers 1900. Jusqu'en 1944 son prix a augmenté jusqu'à 5–10 francs. En 1912 la revue coûtait plus qu'un kilo de pain (30 centimes), de lait (40 centimes) ou de pommes de terre (1,17 francs) et moins qu'un kilo de beurre (4 francs)²³. À côté d'un prix assez élevé, *L'Illustration* avait aussi un format qui ne lui permettait pas d'être vendue par les vendeurs ambulants comme la presse populaire. On la trouvait seulement dans les kiosques et les librairies. Mais, ce sont ces caractéristiques qui lui conféraient, en partie, le statut qu'elle avait acquis vers la fin de son existence :

« un des journaux typiques de la vieille bourgeoisie française, une revue réputée pour sa modération, sa pondération, son patriotisme²⁴ ».

Deuxièmement, on note que l'orientation politique de la revue a pu influencer et créer également un public spécifique. Presque toujours en opposition modérée par rapport au pouvoir, *L'Illustration* s'est manifestée clairement contre tous les extrêmes, et surtout contre l'extrême gauche. Les dernières années d'existence, la rédaction a été attirée par la droite politique, option qui lui a valu de graves accusations après la deuxième guerre mondiale²⁵.

Mais comment se présentait le public de cette revue du point de vue numérique ? Dans *L'Histoire générale de la presse française*, mais aussi dans la monographie de J.N. Marchandiau, une série de documents nous renseignent sur le tirage et le nombre des lecteurs de la revue (abonnés ou lecteurs occasionnels). Le tirage a augmenté de 13 400 exemplaires en 1843²⁶ à 52 000 en 1900, pour dépasser les 100 000 exemplaires en 1908, et atteindre le maximum en 1940 (220 000)²⁷. En 1938, on estimait le nombre de lecteurs à environ un million, dont 13% à Paris, 69% en province et 18% à l'étranger²⁸. Quant à la diffusion à l'étranger, une statistique de mai 1931 montre que sur une moyenne de 206.855 exemplaires diffusés en une semaine, 149.469 restaient en France et les autres partaient pour 148 pays étrangers dont la Belgique (10 306), l'Algérie (4 172), la Suisse (3 995), les États Unis d'Amérique (2 996), les Pays Bas (2 225), l'Italie (2.118), la Roumanie (2 024), l'Espagne (1 971), la Pologne (1 788) etc.²⁹ Malgré ce grand nombre de lecteurs, le bilan financier était rarement positif : 1848–1849, 1872, 1887–1889, 1903–1909, 1911–1913, 1919, 1929, 1935, c'est-à-dire un total de 42 ans sur 102 années d'existence³⁰. Les dernières années favorables du point de vue financier ont coïncidé à une large diffusion internationale de la revue. Comme nous avons dit ci-dessus, *L'Illustration* était lue de l'Alaska jusqu'au Cap de Bonne Espérance :

« dans les palais somptueux, dans les petits cafés de province, dans les rédactions des journaux, dans les salons des dentistes, chez la demoiselle roumaine comme il faut qui a étudié le français, dans "le home" confortable du "bon vivant" auquel le journal rappelle quelques inoubliables voyages à Paris, dans toutes les institutions qui se respectent³¹. »

Après 1932, la revue a subi de grandes pertes financières, de sorte que le déficit atteignit environ 20 541 819 francs pendant les années de la seconde guerre mondiale³².

III. Les Principautés Roumaines/La Roumanie dans les pages de la revue *L'Illustration*

1. Articles spéciaux

2. Articles de contexte, informations ponctuelles

3. Faits divers, variétés

4. Exemples

– *Album Moldo-Valaque*, 1848 ;

– *Le Lac Blanc*, 1854 ;

– *Gravures/Photographies/Biographies* ;

– *La Famille royale* ;

– *La Roumanie pendant les guerres (1853–56 ; 1877–78 ; 1912–13 ; 1914–18 ; 1939–44)* ;

– *La Roumanie et les Expositions Universelles de Paris (1889, 1900, 1937)* ;

– *L'Exposition nationale de Bucarest, 1906* ;

– *La Grande Roumanie, 1929* ;

– *La Roumanie de l'entre deux guerres* ;

– *La Roumanie Nouvelle, 1939*.

1. Les informations sur les Principautés Roumaines apparurent assez tôt dans la publication parisienne ; la première nouvelle date de 27 avril 1844, elle portait le titre *La chambre Valaque* et était complétée d'une gravure représentant l'Assemblée réglementaire de la Valachie. Ce court article était inclus dans la rubrique permanente de politique générale *Histoire de la Semaine*³³.

Jusqu'en 1848 on ne trouve plus d'autre article sur les Principautés. À partir d'août 1848, la revue commençait à publier une série dont le titre était *Album Moldo-Valaque* (six articles entre 5 août et 30 septembre). L'*Album* a paru aussi « hors-série » au mois de décembre de la même année³⁴. Il faut souligner que la presse française ou francophone était, dans les années 30–50 du XIX^e siècle, très réceptive aux problèmes roumains. Des articles importants paraissaient

souvent dans le *Journal des Débats*, *Le National*, *L'Annuaire Lessur*, *La Revue Britannique*, *Le Temps*, *L'Europe Littéraire*, *Le Constitutionnel*, *La Revue du Nord*, *Le Courier de Londres*, *Le Portofolio*, *Le Siècle*, *La Réforme*, *Mercure de Souabe*, *La Patrie*, *L'Esprit public*, *La Gazette de Cologne*, *Revue Indépendante*, *Revue des Deux Mondes*³⁵. Une bonne partie de ces articles étaient commandés et même écrits par les Roumains qui avaient de nombreux contacts avec les milieux intellectuels et politiques français³⁶.

En 1854, *L'Illustration* publiait dans quatre numéros successifs (28 juillet-19 août) la prose de Basile Alecsandri — *Le Lac Blanc*. Après cette date sont à signaler les articles de Charles Doussault³⁷ sur la société et les mœurs moldo-valaques (1853, 1854, 1856), le texte et la gravure de la couverture représentant le nouveau prince de la Roumanie en 1866 (2 juin), ou les informations sur l'expulsion des juifs en 1879 (30 août), sur la construction du pont d'Anghel Saligny à Cernavoda (11 mai 1895), sur l'Exposition roumaine de 1906 (29 septembre et 6 octobre), etc.

A l'occasion de l'anniversaire de 10 ans de la proclamation de la grande Roumanie, *L'Illustration* publiait un album où signaient la reine Elisabeta de Grèce, la princesse Ileana, la princesse Bibesco, Elena Văcărescu, l'ambassadeur français en Roumanie pendant la première guerre mondiale, St. Aulaire, ainsi que des politiques comme G.G. Mironesco et Sever Bocu, les historiens Nicolae Iorga et Henri Focillon, le politologue Guglielmo Ferrero et les journalistes d'Arnaville et Robert de Beauplan³⁸.

En 1939 la Roumanie (de Carol II) était de nouveau au premier plan, la revue lui dédiant un dossier très important occupant le numéro presque dans son entier et le supplément (du 26 août 1939) appelé *La Roumanie Nouvelle*. A la signature de Robert de Beauplan se joignaient celles des journalistes Pierre Ichac et Charles Oulmont, de l'économiste Mititiță Constantinescu, du professeur Scarlat Lambrino, du directeur général au Ministère du Travail de Roumanie, Stavri C. Cunescu, et de l'agronome Ion Scutaru³⁹.

La présence des signataires roumains, ainsi que la coïncidence presque parfaite entre l'idéologie officielle du pays et le texte des articles nous déterminent à envisager l'hypothèse de la propagande de l'équipe gouvernementale de Bucarest dans les pages de la revue française. Il faut remarquer pourtant que, dans la période 1938–39, l'intérêt pour la Roumanie était aussi justifié par l'orientation de droite de la revue de cette époque-là et par les profondes mutations politiques du centre et du sud de l'Europe. A ce sujet, il faut rappeler la série documentaire réalisée par *L'Illustration: A travers l'Europe troublée* (janvier — février 1938) qui présentait la situation politique de l'Allemagne, de la Tchécoslovaquie, de la Pologne, de la Hongrie, de la Roumanie, de la Bulgarie, de la Yougoslavie et de la Grèce⁴⁰.

2. Il y a eu pas mal d'informations de contexte qui ont porté la Roumanie dans les pages de *L'Illustration*. Pour donner un exemple nous avons choisi deux grands dossiers de la revue dans lesquels la Roumanie a sa place bien précisée. En premier lieu, il s'agit de l'image de notre pays dans le contexte des guerres européennes ou mondiales et des leurs conséquences politiques : la guerre de Crimée (1853–56), la guerre russo-turque (1877–78), les guerres balkaniques (1912–13), les deux guerres mondiales (1914–18 et 1939–44). Deuxièmement, nous intéressent les Expositions Universelles de Paris et surtout l'importance que la rédaction de la revue a donné à la Roumanie à ces occasions-là (les Expositions Universelles de 1889, 1900, 1937).

3. La revue soumettait aussi à l'attention de son public des faits divers dont le protagoniste ou la scène était la Roumanie. On peut faire un classement de ces articles ; premièrement, ce sont les faits divers typiques, sans spécifique national ou provincial ; par exemple, le 13 mars 1915, l'expérience tragique d'un inventeur de Bucarest victime de sa propre invention (un dispositif pour couper les fils de fer qui marquaient sur le front les différentes zones militaires) ; ou l'histoire des petits ours orphelins de Farcău-Brateș (10 août 1935). Il y a ensuite les visites des membres de la famille royale roumaine dans les pays d'Europe occidentale. De tels sujets étaient inclus dans la rubrique *Variétés, Fêtes et Cérémonies*, où on trouvait aussi des photo-reportages du Bucarest mondain (la présence des futurs souverains européens aux courses hippiques organisées en Roumanie — 29 novembre 1913 ; ou les rencontres d'aviation franco-roumaines — 15 novembre 1913). Enfin, *L'Illustration* présentait aussi des manifestations ayant déjà un air provincial à cause d'une rhétorique anachronique, spécifique au *nationalisme* ou à l'*européanisme* roumain. Un exemple est la narration de Camille d'Alb, *Scènes de Roumanie* (10 août 1861), qui remettait en valeur une tradition romaine retrouvée dans la vie quotidienne des paysans roumains. Il s'agissait de la coutume rituelle de battre les chiens, coutume instituée dans l'Empire après une attaque nocturne des Gaulois qui auraient trompé la vigilance des quatrupèdes, Rome étant sauvée seulement par le criaillement aigu des oies du Capitole⁴¹. On peut rappeler aussi la fête de la fraternité latine organisée à Braila (2 août 1913), ainsi que l'excursus dans l'histoire des Roumains à l'occasion de la découverte de l'étendard de Ștefan cel Mare au Monastère Zografu par un groupe de militaires français (18 juillet 1917).

Une partie des faits divers évoqués ci-dessus devient illustrative dans l'économie de notre texte pour certains aspects caractérisant une possible image de la Roumanie en France : la mythologie de l'origine latine, le stéréotype du défenseur de la civilisation européenne ou le degré d'intégration dans l'Europe mondaine.

4. Avant de commencer la série des exemples, nous voulons donner quelques détails quantitatifs concernant notre étude.

Nous avons pris en considération 115 articles (titres) dont 20 publiés jusqu'en 1900, 36 entre 1900 et 1929, et les 59 autres entre 1930 et 1944. Sur ces 115 articles, trois ont été publiés en séries de respectivement trois, quatre et six numéros consécutifs. Nous n'avons pas pris en compte les informations sur la Roumanie du temps des conflits européens.

Le plus grand photo-reportage (*La Roumanie Nouvelle*) a été publié en 1939. Il comprend 39 titres sur 31 pages, ce qui représente pratiquement toute la revue, à laquelle s'ajoute son supplément. Il faut souligner que, entre 1938–39, la Roumanie, à côté de l'Espagne, de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et de la Pologne, a été au premier plan dans les pages de *L'Illustration*. L'intérêt se portait surtout sur les événements politiques qui se succédaient à Bucarest. Il y aurait deux explications à cet intérêt : d'abord, le journaliste désirait légitimement fournir les nouvelles les plus récentes d'un scénario qui semblait à l'époque capable de changer l'équilibre des forces politiques européennes, la Roumanie s'intégrant évidemment dans un tel scénario. Deuxièmement, l'activité de propagande absolument remarquable menée par le régime institué à Bucarest en février 1938 devait y jouer un rôle important.

Mais il ne faut pas s'imaginer que la revue a consacré des numéros entiers seulement à la Roumanie ; entre les deux guerres mondiales, on y trouve d'autres photo-reportages. Un exemple serait celui au sujet de la famille royale anglaise au moment de l'abdication d'Edouard VIII et de l'avènement de Georges VI (les numéros du 19 et 26 décembre 1936).

Il y a eu aussi deux albums sur les Principautés Roumaines / la Roumanie, publiés par l'imprimerie de la Société *L'Illustration* en 1848 et 1929, mais ceux-ci non plus n'ont pas été uniques dans leur genre.

L'Album Moldo-Valaque

Le texte de l'*Album Moldo-Valaque* a été écrit par Adolphe Billecocq en 1847, et les 46 gravures jointes portaient la signature des peintres Michel Bouquet⁴² et Charles Doussault. Le premier avait déjà publié en 1843, chez les Editions Goupil & Vibert, une collection de gravures intitulée *Vues et costumes pittoresques de la Valachie*, qui étaient le fruit de son séjour dans les Principautés pendant l'année 1840. Charles Doussault avait passé un certain temps en Moldavie et Valachie entre 1843–44, ayant, au départ, la tâche de représenter dans une série d'aquarelles les moments les plus importants de la visite du prince Albert de Prusse dans ce coin du monde (1843). Finalement, il est resté dans les Principautés jusqu'en 1844. Entre 1853–56, il a signé dans *L'Illustration* une série de quatre articles accompagnés d'une partie des dessins faits pendant son voyage. Adolphe Billecocq a essayé de faire publier son album dès février

1848. La preuve en est une lettre de 25 février que le diplomate avait envoyée à Crémieux — ministre, à l'époque, dans le gouvernement provisoire — lui demandant son concours pour réaliser ce projet. Mais sa démarche n'a mené à aucun résultat. En mai 1848, Billecocq a pris contact avec Jules Janin de *Journal des Débats*, mais toujours sans aucun effet⁴³. Ce n'est qu'en août-septembre que l'*Album Moldo-Valaque* allait paraître sous la forme de six articles dans la revue *L'Illustration* (5.08; 19.08; 26.08; 2.09; 16.09; 30.09). La même revue sortait aussi, en décembre 1848, un numéro spécial, « hors-série », de l'album.

Le texte de l'ancien diplomate était évidemment anti-russe (une option qui, à cette époque-là, se manifestait aussi dans d'autres journaux français)⁴⁴. Il paraît, d'ailleurs, que cela lui ait valu en 1846 son rappel des Principautés. Appartenant aux milieux politiques hostiles à Guizot, et bien sûr à la Russie, Adolphe Billecocq était persuadé que les Principautés allaient finir par être annexées par leur voisin de l'Est (« Le Nouveau Goliath »), — le cas de la Pologne⁴⁵ lui semblait, dans ce contexte, très significatif. Selon lui, les Principautés étaient la clé de l'équilibre européen, et c'était pour cela que l'Occident entier aurait dû réfléchir sérieusement au faux protectorat que la Russie avait assumé. Il y avait aussi l'argument du maintien de l'intégrité de l'Empire turc, l'annexion possible des Principautés étant en fait le signe de sa dégradation accélérée.

Dès le préambule, l'auteur soulignait combien l'image des Principautés était confuse pour la France de la première moitié du XIX^e siècle. Les ouvrages didactiques fournissaient aux futurs citoyens français des informations erronées et lacunaires sur les presque neuf millions de moldo-valaques qui vivaient en Europe⁴⁶.

« Monsieur le ministre de l'instruction publique met entre les mains de la jeunesse des collèges un ouvrage auquel maint homme d'Etat, ministre, ou membre de la représentation nationale a souvent demandé les seules notions ethnographiques qu'il possède; nous voulons parler de l'*Atlas* de Lasage, lequel enseigne dans des cartes enluminées avec des frais immenses, que des provinces, grandes à elle deux comme le tiers de la France et plus riches encore... eh bien, c'est ce croyable? L'*Atlas* de Lesage enseigne... depuis plus de trente années à la France entière, que de l'année 1806, l'époque des plus grands succès militaires de l'Empire, la Valachie et la Moldavie ont été conquises par l'empereur Alexandre et incorporées à l'empire de Russie!⁴⁷ »

L'Album visait donc à suppléer l'absence évidente d'informations concernant les Principautés. (Nous rappelons toutefois que les renseignements absents des manuels étaient bien présents, dans les années 30–50, dans la presse française.)

Adolphe Billecocq a essayé, par la suite, de saisir quelques traits caractéristiques des habitants de ce coin d'Europe. C'est sur trois aspects que l'ancien diplomate s'est penché : la tradition légendaire des Valaques et des Moldaves

qui renvoyait souvent au mythe des origines latines, la tradition orthodoxe de la spiritualité et le mélange culturel entre l'Orient et l'Occident, entre la barbarie et la civilisation.

L'auteur a noté que l'image de l'empereur Trajan était partout présente. Il a fait aussi des références à la légende de Dochia, sans nommer pourtant l'initiateur de cette tradition légendaire (Gheorghe Asachi). Pour soutenir ses affirmations, Adolphe Billecocq citait Hippolyte Desprez qui avait publié au premier janvier 1848, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article très riche en informations sur les Principautés Roumaines :

« Les légendes n'y manquent pas (...) elles sont en général patriotiques ou religieuses, et dans les deux cas, il est rare qu'elles ne mêlent pas les temps modernes avec les temps anciens, les héros du moyen âge avec les héros romains. Il est surtout un personnage particulièrement cher à l'imagination du paysan roumain et qui lui apparaît toujours entouré de gloire et de puissance, c'est le vainqueur du roi Décébal, c'est Trajan lui-même ! Ils ne retrouvent pas seulement sa trace glorieuse dans les ruines des monuments élevés par lui sur le territoire national, ils croient reconnaître aussi sa présence dans les grandes manifestations de la nature. La voie lactée, par exemple, c'est le chemin de Trajan ; l'orage, c'est Trajan qui gronde ou qui menace ; enfin tout ce qui porte l'empreinte de la force et de la grandeur, c'est l'œuvre de Trajan, dont l'ombre paternelle n'a pas cessé de veiller sur les destinées de la Roumanie⁴⁸. »

Après Trajan et Dochia, Adolphe Billecocq a évoqué aussi d'autres personnages légendaires tels Panagia, nom emprunté à la Vierge et donné au plus haut pic des Carpathes de la Moldavie⁴⁹, ou Bucegi, qui aurait été le nom d'un lieutenant (et gendre en même temps) de Genghis-khan⁵⁰. Mais les plus belles pages sont celles sur la ville de Târgoviște :

« De même qu'après quarante jours d'un déluge universel l'arche de Noé, par le fait de l'écoulement des eaux, finit par s'arrêter en Arménie au sommet des monts Ararat, de même au premier jour marqué pour le reflux de ces flottes de race humaine qu'un invisible pouvoir avait poussé vers les régions de l'Occident, la ville de Targowist, longtemps la capitale de la Moldo-Valachie, et aujourd'hui en ruines, devint le point où s'arrêtèrent en état de société politique constituée les Romains descendants des légions de Trajan, Daces de Décébal, Huns d'Attila, Sarmates et Goths venus du Nord, Barbares de toutes formes, de toutes migrations et enfin Mongols de Gengis-Han, formant là, comme au sein de l'arche présumée, un échantillon curieux de chacune des races survivant au tourbillonnement de l'espèce humaine pendant les huit derniers siècles.

Targowist resta longtemps, comme capitale, la résidence des princes roumains ; l'un d'eux, féroce comme Néron, voluptueux comme Sardanapal, voulut prouver un jour dans un festin sa double descendance asiatique et roumaine ; il ordonna qu'on mît le feu aux quatre coins du palais ou il fêtait, dans une orgie somptueuse, de nombreux convives, et s'y fit réduire en cendres avec eux⁵¹. »

Il nous est assez difficile d'établir maintenant l'identité de ce personnage « féroce comme Néron et voluptueux comme Sardanapal » (il s'agissait probablement de Vlad l'Empaleur) ; ce qui semble intéressant du point de vue de notre essai est le fait que Billecocq reconstituait l'histoire roumaine évoquant une double ascendance, asiatique et européenne. De plus, il essayait de comprendre la mentalité des Valaques et des Moldaves en partant des leurs caractéristiques ethniques auxquelles avaient contribué tant de peuples⁵².

En définitive, les précisions sur l'origine et la succession des sociétés politiques post-diluviennes expliquaient — selon lui — du point de vue psychologique et historique, la situation réelle du milieu du XIX^e siècle, quand les Principautés étaient un mélange évident de mœurs orientaux et de formalismes occidentaux. Mais, malgré cette ambiguïté, l'héritage latin restait, sans aucun doute, reconnaissable, comme on l'a vu, dans les légendes, mais aussi dans les occupations traditionnelles des paysans ou dans les monuments dressés jadis par les colonisateurs romains⁵³.

La deuxième caractéristique culturelle qu'Adolphe Billecocq mettait en discussion était la tradition orthodoxe. Il a passé en revue les monastères de Neamț, Agapia, Bistrița, Căldărușani, Pasărea, Dintr-un lemn, Polovragi, Țigănești, Cozia, Horez, Tismana et l'église Sf. Gheorghe de Bucarest. L'auteur remarquait ensuite que les propriétés foncières de ces monastères représentaient la cinquième partie du territoire roumain. En outre, leur valeur matérielle était doublée d'une valeur symbolique ; les « couvents » moldo-valaques étaient pour Billecocq des lieux de méditation, mais également des forteresses pour des soldats. Il introduisait ainsi le thème de l'orthodoxie croisée. Mais même si les combats et la qualité de soldat dominaient dans cet espace-là, la méditation et la subtilité de l'interprétation atteignaient des profondeurs insoupçonnées. Billecocq faisait, d'ailleurs, l'éloge des gens au service de l'Eglise, ce qui ne sera plus le cas en 1856, lorsque Doussault parlera justement du niveau d'instruction extrêmement bas de ces gens⁵⁴.

Pour convaincre ses lecteurs, l'ancien consul raconta ce qui s'était passé pendant l'un de ses voyages. De retour de Constantinople, il a vu dans une église valaque le motif ornemental de l'œuf d'autruche qui décorait fréquemment les mosquées turques. Billecocq s'en est montré très étonné mais un prêtre lui a dévoilé le mystère :

« Ne trouvez pas mauvais, monsieur, que j'ose ici vous faire observer, à mon tour, que l'œuf d'autruche est un symbole qui convient tout aussi bien à la parure intérieure des églises chrétiennes qu'à celle des temples mahométans. L'autruche, en effet, ne féconde ses œufs que par la tendresse et par la sollicitude de ses regards ; sa présence, dans la maison de Dieu, enseigne donc à féconder aussi la grâce divine par un doux recueillement et par une pieuse attention aux cérémonies des saints sacrifices⁵⁵. »

L'œuf d'autruche était un élément décoratif du mobilier des églises orthodoxes des XVI^e–XVII^e siècles; il pendait devant l'autel de sorte que tout le monde le voie. Dans un article récemment paru⁵⁶, V. Căndea discutait la signification de ce motif dans la tradition de l'Église orientale. Ayant comme point de départ un texte du XIV^e siècle de l'écrivain arabe Yuhanna Ibn Abi Zakarya, inspiré du *Physiologue*, le professeur Căndea constatait que l'œuf d'autruche était le symbole de l'appel incessant à la vigilance et à l'attention nécessaires sur le chemin de l'accomplissement spirituel. A l'instar de l'autruche qui ne quitte pas des yeux ses œufs, en les gardant sans cesse, les croyants ne doivent pas s'éloigner de la prière. Celle-ci donc doit être pour l'homme ce qui était le regard de l'autruche pour ses œufs.

En faisant la description de Hanul lui Manuc, Adolphe Billecocq avait l'impression de retrouver Constantinople au milieu de Bucarest⁵⁷, bien que celle-ci ait aussi l'air d'une ville occidentale, Madrid⁵⁸. (Cette ville aussi se remarquait par le mélange culturel hispano-mauresque, elle avait donc une importante composante orientale.) Obsédé par l'image de la Russie envahissante, Adolphe Billecocq trouvait des explications de conjoncture pour la fuite de protectorat dans les bras de la Turquie européanisée⁵⁹.

Après Adolphe Billecocq, d'autres observateurs ont souligné le caractère composite de la société moldo-valaque. Sont éloquentes à cet égard les articles de Charles Doussault des années 1853–56. Voici la description du grand boyard Georges Philipesco :

« Le grand Bano Georges Philipesco reste le type élégant du passé de son pays; en voyant ce beau vieillard si grand seigneur dans ses somptueux habits, qui pourrait deviner que ce boyard vêtu à l'orientale parle le français le plus pur, et qu'il est le père ou l'oncle des charmantes jeunes femmes toutes françaises qui l'entourent dans son salon, si courtoisement ouvert aux étrangers?⁶⁰ »

Doussault a essayé aussi de saisir l'air de bazar et le mélange ethnique qui caractérisaient les Principautés⁶¹. Il y avait des Juifs, des Grecs, des Turcs, des Albanais, des Bulgares, des Serbes et les Gitans les plus nombreux de toute l'Europe (selon Vaillant)⁶², chacun avec leurs marchandises et leur empreinte ethnique.

Le Lac Blanc

Dans quatre numéros consécutifs (29 juillet – 19 août 1854), la revue *L'Illustration* publiait sous le titre *Correspondance d'Orient* la version française de la nouvelle de Basile Alecsandri, *Balta Albă*. Celle-ci avait le sous-titre, significatif d'ailleurs, *La Découverte de la Valachie par un touriste parisien*. Alecsandri

l'a écrit en 1847, lors d'une cure dans la « station » respective et l'a publiée pour la première fois à Iași, en 1848, dans le *Calendrier pour les Roumains* de Gheorghe Asachi (pp. 39–58). L'idée centrale de cette narration était justement l'image que les Occidentaux s'étaient forgée des Principautés: des régions sauvages, inconnues, qui devaient absolument être explorées.

Un tel explorateur s'avère être le personnage de Alecsandri, qui a découvert dans son voyage que si la Valachie n'est pas un pays exotique, alors sûrement il est un pays des contrastes :

« Que vous dirais-je encore? C'était un tableau inimaginable; une mosaïque de tous les contrastes, un musée de tous les costumes: habits européens, anters et Kalpaks byzantins, guenilles tziganes; robes de chambre juives en lustrine noire, vêtements pittoresques valaques, foustanelles albanaises, etc. etc., le tout blanchissant, scintillant, et se mouvant dans la lumière du soleil⁶³. »

L'auteur a fait quelques modifications dans la version française par rapport à la roumaine. D'abord, dans les pages du journal français, chaque fragment a reçu un sous-titre: *Voyage à travers les steppes*, *Contrastes*, *Vive la France*, *Le petit oiseau* et *Paris dans les steppes*. Le jeune voyageur français est choqué quand il tombe à Balta Albă sur un magasin de modes parisiennes et un salon de coiffure⁶⁴. En même temps, il ne prend plus le repas selon la mode turque, mais selon celle roumaine et anglaise⁶⁵, etc.

Les modifications de la version française sont dues, pensons-nous, au fait que le texte s'adressait à un autre public. C'était en quelque sorte aussi une invitation aux Principautés pour les amateurs d'aventures au *happy ending*. La stupeur (évidemment ironique) du voyageur parisien à la fin du troisième épisode du récit reprend les idées reçues qu'ont les Français sur la Roumanie :

« Un magasin de soieries et de dentelles au milieu des steppes! un cabinet de lecture français sur les bords d'un lac perdu à sept cents lieues de la France! un salon de coiffure chez un peuple que j'avais soupçonné se livrer au plaisir du scalp!⁶⁶ »

Gravures/Photographies/Biographies

Nous voulons dans ce chapitre dresser la liste des personnalités politiques et militaires roumaines que nous avons retrouvées parmi les portraits parus dans la revue *L'Illustration*. Nous ne rappellerons pas ici la famille royale de Roumanie qui en a détenu clairement la suprématie. D'ailleurs, la couverture du numéro du 2 juin 1866 a été dédiée au prince Carol de Hohenzollern, première fois qu'un événement des Principautés a éveillé à un tel degré l'intérêt des lecteurs.

Jusqu'en 1866, *L'Illustration* a reproduit les gravures de Michel Bouquet et de Charles Doussault qui présentaient Grégoire Ghica, prince de la Moldavie (1849–53), Alexandre Ghica, prince de la Valachie (1834–42), Neophite, métropolitain de la Valachie en 1848, la princesse Marie Bibesco et le grand boyard Georges Philipesco. La figure d'Alexandre Ioan Cuza (1859–66) est devenue aussi connue au public français par l'intermédiaire des lithographies de Carol Popp de Szatmary et de Theodor Aman (30 juillet 1864). Au cours de l'année 1877, la revue publiait les biographies et les portraits du colonel Slăniceanu, le chef de l'État-major de l'armée roumaine à cette époque-là et de l'homme politique C. G. Costa-Foru qui mourut à 55 ans à Bucarest; en 1889, lors de l'Exposition Universelle de Paris apparaissait le portrait de l'un des plus enthousiastes adeptes de l'idée, Alexandre Ciurcu.

Après 1900, les photos des hommes politiques et des militaires de carrière roumains apparaissent de plus en plus souvent. Parmi ces photos, celles du Commissaire général de l'Exposition de 1906, C. Istrati, du Premier ministre Titu Maiorescu à la Conférence de Bucarest de 1913, accompagné des représentants de la Grèce (E. Venizelos), de la Bulgarie (Toncev), et de la Yougoslavie (Pacici). On rencontre aussi les photos des généraux Iliescu, Istrati, Averescu, pendant la première guerre mondiale, ainsi que celles du Premier ministre de 1922, Ionel Brătianu, des hommes politiques Iuliu Maniu, Sever Bocu, Constantin Sărățeanu, et du Patriarche Miron Cristea (1929). D'un intérêt spécial jouissaient à cette époque-là les biographies de Corneliu Zelea Codreanu, Octavian Goga et Elena Lupescu. Le numéro de 25 août 1939 présentait presque toute l'équipe des collaborateurs de Carol II durant la dictature royale: le Premier Ministre Armand Călinescu; le Sous-secrétaire d'Etat de la Propagande, Eugen Titeanu; le Ministre des Affaires Etrangères, Grigore Gafencu; l'Ambassadeur de la Roumanie à Paris, Gheorghe Tătărescu; le Gouverneur de la Banque Nationale et le Ministre des Finances, Mititză Constantinescu; le Ministre du Travail, Mihai Ralea; le Directeur général du Ministère du Travail, Stavri Cunescu; le Ministre de l'Agriculture, D. Cornățeanu; le Ministre de l'Economie Nationale, Ion E. Bujoiu; le Ministre des Communications et des Travaux Publics, Mihail Ghelmegeanu; le Maire Général de Bucarest, le général Dombrovski, mais aussi leur opposant infatigable, Iuliu Maniu. Après cette date, ce sont le général Antonescu et Horia Sima qui viennent au premier plan.

La Famille royale

A l'Exposition Universelle de Paris de 1867, à côté du tableau qui reproduisait la fresque des fondateurs du monastère de Curtea de Argeș, il y avait le portrait du nouveau souverain de la Roumanie, Carol de Hohenzollern. La proximité

des images de deux fondateurs (Neagoe Basarab, le protecteur de l'orthodoxie et Carol I, le fondateur de la dynastie de Roumanie) légitimait en quelque sorte la continuation d'une tradition dynastique autochtone⁶⁷. La Constitution de 1866 s'exprimait d'ailleurs sans équivoque, en établissant le principe héréditaire dans le choix du prince et l'obligation d'élever les descendants princiers dans la religion de l'Eglise orientale (art. 82). On retrouve la même formule dans la Constitution de 1923 (art.77).

Les principes constitutionnels s'accompagnaient d'une fine propagande, de sorte que l'identification de l'Etat avec la dynastie produit l'image extrêmement éloquentes d'une *Roumanie des rois*⁶⁸. Nous trouvons l'expression la plus vive de cette image dans le règne de Carol II. Sa position politique, la propagande interne et surtout externe, son mécénat culturel, ont éveillé un grand intérêt à travers l'Europe. Tandis que son prédécesseur, Carol I, a toujours balancé entre l'honneur personnel et le devoir envers la patrie⁶⁹, et que son père, Ferdinand a été le champion de l'unification roumaine⁷⁰, Carol II a incarné le roi omnipotent, l'initiateur de *la révolution royale, le souverain des jeunes et des paysans*⁷¹. Ce portrait idéal, copié, dans ses grands lignes, d'après *L'Illustration* correspondait à l'image globale créée par la propagande de la *Nouvelle Roumanie*.

Les membres de la famille royale se sont trouvés souvent dans les pages de la revue parisienne. Nous avons ainsi compté neuf couvertures dédiées à ceux-ci lors de différentes occasions entre 1866–1931⁷²; il s'agissait soit de cérémonies privées, mondaines (tel le mariage de la princesse Ileana avec Anton de Habsburg dans le numéro du 1^{er} août 1931), soit d'événements d'importance publique (comme le couronnement et le sacre des souverains de la Roumanie, Ferdinand et Maria; le numéro du 28 octobre 1922). Qu'il s'agisse d'événement mondain ou politique, la *Roumanie des rois* était intégrée dans *l'Europe des rois* ou, mieux, dans la famille européenne des têtes couronnées. Voici qui se trouvait à côté de Ferdinand et Maria dans la loge officielle d'Alba Iulia au moment du couronnement de 1922: les reines de la Yougoslavie et de la Grèce, le duc de Gênes, le duc de York, le deuxième fils du roi d'Angleterre, cousin de la reine Marie; Alphonse de Bourbon et l'infante Béatrice de l'Espagne, sœur de la reine Marie; le prince Paul de Serbie, etc.⁷³

La Roumanie des guerres

Adolphe Billecocq remarquait dans son album la vocation de croisé du peuple roumain, l'épée et la croix étant emblématiques pour son mode de vie durant le Moyen Age⁷⁴. Cette idée revenait aussi dans un article publié dans *L'Illustration* en 1917 lorsque les soldats français découvraient dans le monastère Zografu l'étendard d'Etienne le Grand:

« On conservait dans ce petit poste avancé et secret des défenses ennemies une relique historique singulièrement chère au cœur d'une nation amie (...). Une inscription en langue slavone l'aureole de cette ardente supplication : "O, toi, accablé de tourments et chargé de victoires, Grand Georges qui viens promptement au secours des malheureux ! ô, toi qui es la joie de ton humble serviteur Jean Etienne, voévode par la grâce de Dieu, Prince de la terre de Moldavie ! Garde-le de toute atteinte en ce siècle et dans les siècles à venir, et daigne exaucer la prière de ceux qui t'implorent, afin qu'ils proclament ta gloire dans les siècles des siècles. Amen" (...)

Fidèle à la tâche que lui avait laissée Mircea le Grand, protecteur de la Serbie menacée, et Vlad, le vainqueur de Mahomet II, il lutta pendant un demi-siècle contre l'invasion turque avec une vaillance et un acharnement prodigieux. (...)

Dès cette époque ce prince valeureux assure à son pays un prestige moral qui lui vaut le respect universel. Les souverains lointains recherchent son amitié : Uzun, le shah des Perses, lui offre son alliance ; Venise lui envoie un ambassadeur, et le Pape, qui voit en lui le champion de la Chrétienté contre le peril musulman, s'efforce de grouper autour de ce vaillant défenseur de la civilisation d'Occident tous ceux qui ont le devoir de barrer la route des infidèles. La fourberie de Mathias, roi de Hongrie, ne permettra pas à Etienne le Grand de recueillir le prix de ses exploits, et ce n'est que plus tard, en 1599, que Michel le Brave, prince de Valachie, parviendra à réunir sous le même sceptre la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie, rassemblant ainsi les trois terres roumaines qui formaient l'ancienne Dacie.

Ce sont tous ces glorieux souvenirs qui revivront lorsque, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, M. Alexandre Lahovary, au nom de la Roumanie, recevra l'étendard d'Etienne le Grand qui par les soins du général Sarail, va solennellement faire retour à sa patrie⁷⁵. »

Ces traditions des croisés légitimaient une histoire ininterrompue et, sans doute, une certaine image du soldat roumain. Son profil, défini dans les guerres modernes, était celui d'un homme sobre, vigoureux, intelligent, respectueux et jovial⁷⁶, à la différence des soldats slaves (bulgares surtout), considérés comme très brutaux et très cruels⁷⁷. *L'Illustration* n'oubliait pas non plus les officiers qui parlaient presque tous le français⁷⁸. L'éloge du soldat roumain se transformait souvent en un éloge de l'armée et du souverain du pays. A chaque fois, on n'oubliait pas de présenter le potentiel militaire (le plus impressionnant des Balkans⁷⁹) et la position stratégique de la Roumanie dans les conflits soit orientaux (la guerre de Crimée⁸⁰, celle de 1877–78 ou les guerres balkaniques⁸¹), soit européens (les deux guerres mondiales⁸²). Ces deux éléments (le potentiel militaire et la position stratégique) ont fait de la Roumanie un vrai arbitre dans le cadre des conflits des Balkans⁸³ (voir surtout les articles sur la paix de Bucarest de 1913, et moins ceux qui parlent de l'intervention de 1877–78, quand, à l'approche de la signature des traités de paix de San Stefano et de Berlin, *L'Illustration* oubliait le rôle attribué à l'armée roumaine lors des lourdes défaites subies par l'armée tsariste).

La Roumanie aux Expositions universelles de Paris

Les Expositions universelles ont constitué l'un des plus importants dossiers de la revue. Comme nous l'avons dit au début de notre étude, *L'Illustration* a manifesté un grand intérêt tant pour les Expositions parisiennes que pour celles organisées dans d'autres parties du monde. En ce qui concerne la Roumanie, sa présence a été signalée seulement aux Expositions de 1889, 1900, 1937.

En 1889, *L'Illustration* insistait sur le caractère pittoresque de l'exposition roumaine. La plupart des visiteurs avaient l'impression de se trouver dans la cour ou sur la terrasse d'une auberge. Autour d'eux fourmillaient de belles femmes, habillées en costumes traditionnels, qui leur servaient des plats délicieux et de vins de Drăgășani ou de Cotnari. Le menu comprenait, bien sûr, les « sarmale » (boulettes de viande hachée, enveloppées dans des feuilles de choux), les « frigărui » (brochettes) ou les « mititei » (hachis de viande en forme de petit rouleau, rôtis sur le gril). Cette ambiance a fait venir dans le pavillon roumain toute la société élégante de Paris :

« tous les artistes et les hommes de lettres, ainsi que les étrangers de distinction ont tenu à le visiter et nous pouvons citer parmi les personnes les plus marquantes, le prince et la princesse de Galles, le roi de Grèce, le roi Dinah-Salifou, la reine Isabelle d'Espagne, etc.⁸⁴ »

Le texte était complété par quelques illustrations des pavillons roumains, deux « lautari » (violoneux) et deux femmes habillées en costumes traditionnels. Il y avait aussi « ploștile » (les gourdes) qui, pour les français, étaient des « bidons en bois peint pour les excursions ». Comme l'article rendait à la fin un hommage à l'un des organisateurs de l'exposition roumaine (Alexandru Ciurcu), son portrait ne pouvait évidemment pas manquer.

Onze années plus tard, la photographie du pavillon de la Roumanie situé Rue des Nations paraissait dans *L'Illustration*, accompagnée d'une description hâtive :

« M. Formigé s'est inspiré des églises roumaines du seizième et du dix-septième siècles. Il a emprunté son porche et son hall central à l'église d'Horezu ; ses fenêtres à la basilique de Stavropoléos ; des colonnes, l'arc du grand tympan de la façade, des clochetons à la cathédrale d'Argesh ; une corniche et une frise à l'église des trois Hyérarques de Jassy. Tous ces détails se sont assemblés sans effort, mais de cet assemblage est résulté un édifice hybride, ni civil, ni religieux : mettons que ce soit une église byzantine tronquée et désaffectée⁸⁵. »

On ne trouve plus dans cet article la saveur des présentations gastronomiques ou l'hospitalité de l'auberge roumaine de 1889. L'auteur s'est contenté d'observer qu'il est dans un espace de civilisation byzantine, passant rapidement à côté des autres objets exposés pour arriver au pavillon suivant : celui des Bulgares.

« Nos alliés chez nous »⁸⁶, c'était le titre de la présentation que *L'Illustration* faisait au pavillon de la Roumanie dans son supplément du 29 mai 1937 dédié à l'Exposition universelle. Les quatre photographies accompagnant le texte synthétisaient la présence roumaine sur les bords de la Seine : le château Peleş, le symbole de la dynastie ; l'intérieur de l'église Văcărești, l'expression orthodoxe de la tradition culturelle roumaine ; la petite église en bois de la Transylvanie de Nord, le monde patriarcal du village et le Jardin Cișmigiu, l'histoire de Bucarest, *la capitale sans faubourgs*.

Après avoir décrit le pavillon de Duiliu Marco et le restaurant d'Octav Doicesco, l'auteur de l'article invitait ses lecteurs à un voyage imaginaire à travers les villages de la Roumanie, où le souvenir des armées de Décébal ou des légions de Trajan était encore vif. Étaient glissées aussi des allusions à l'extraordinaire effort économique fait par la Roumanie dans les dernières années du règne de Carol II. En fait, la propagande officielle avait été très efficace, car elle se retrouve point par point dans la manière dans laquelle la revue parisienne a perçu le pavillon roumain de 1937, pour ne plus parler de l'article exhaustif du 26 août 1939 (*La Roumanie Nouvelle*). Du caractère représentatif d'une maison paysanne enveloppée dans une ambiance d'auberge en 1889, en passant par l'anachronisme glacé, byzantin de 1900, l'image de la Roumanie avait donc évolué vers celle de la *renaissance nationale*. Il semble que l'étiquette de pays oriental, habituelle pour l'espace roumain en 1867, ait complètement disparu (la Bulgarie était arrivé en 1937 « au seuil de l'Orient⁸⁷ ») ; mais les obsessions latines, byzantines et patriarcales dont les élites politiques et intellectuelles avaient toujours revêtu leurs origines demeuraient toujours présentes⁸⁸.

L'Exposition Nationale de Bucarest

A l'Exposition de Bucarest de 1906, organisée à l'occasion du quarantième anniversaire de l'avènement de Carol I, deux pays étrangers étaient invités : la France et l'Autriche-Hongrie. Cet événement a été commenté dans deux photo-reportages publiés dans *L'Illustration* le 29 septembre et le 6 octobre. Le texte faisait une description des pavillons spécialement construits à cette occasion, essayant de mettre en évidence quelques caractéristiques locales, mais aussi les souvenirs les plus vifs d'un règne si long.

« En arrière du palais (le palais des Beaux-Arts — *n.n.*), à sa gauche, à sa droite, dispersés autour du lac avec art, s'éparpillent des pavillons de style roumain ou oriental : la Koula, ancienne maison boyarde, mi-ferme, mi-forteresse ; la reproduction de la vieille tour de Tepes-voda, qui sert de château d'eau ; les pavillons des Roumains de Transylvanie et de Bukovine, des cabanes et maisonnettes de paysans, tout

un petit village où circulent, pour ajouter à la couleur locale, des tziganes avec leurs ours savants.

Enfin, on devait réserver ici une place au grand souvenir historique de Plevna. On la lui a donnée ; *la Chapelle de Grivitza* d'une part, et un plan-relief, minutieusement établi, de la place et des environs, d'autre part, rappellent l'époque des luttes héroïques où la Roumanie conquiert son indépendance⁸⁹. »

La Grande Roumanie

Dans la matinée du 16 mars 1929, le bourgeois parisien du Quartier Latin regardait d'un air étonné le dessin de Georges Scott qui représentait un enterrement en Roumanie. La légende de cette image lui confirmait le pittoresque de la cérémonie, pittoresque qui était en train de disparition dans l'Europe uniformisée de ces années-là :

« Le pittoresque disparaît peu à peu de l'Europe de plus en plus uniformisée. La Turquie de Moustapha Kemal n'a presque plus rien d'oriental, ni d'étrange, et c'est plutôt dans les provinces séparées au cours du dix-neuvième siècle de l'Empire ottoman et devenues des nations⁹⁰. »

Même le grand-père de notre bourgeois avait, peut-être, une idée de la ressemblance entre la civilisation traditionnelle roumaine et celle turque depuis la lecture d'un article de 1877 sur les cimetières moldo-valaques où apparaissait l'affirmation suivante :

« Le cimetière valaque, ainsi que le cimetière turc, auquel il ressemble d'aspect, n'a rien de lugubre⁹¹. »

Au 25 mai 1929, *L'Illustration* marquait par un texte assez étendu le dixième anniversaire de la Grande Roumanie. Sur la couverture — la famille royale saluant le défilé des troupes. A cette cérémonie étaient présents le petit prince Mihai avec son cousin, le prince Alexandre de Yougoslavie, la reine Maria, la princesse mère Elena et l'ex-reine Elisabeta de Grèce. Le photo-reportage montrait aussi le prince Nicolae et les deux chefs du parti de gouvernement de cette époque-là (PNT), Iuliu Maniu et Ion Mihalache. L'auteur du texte, Robert de Beauplan, passait en revue le passé et le présent du pays. On retrouve les lignes habituelles consacrés au combat des princes roumains contre le Croissant, à la nouvelle image de la Roumanie que la dynastie avait imposée dans l'Europe, à l'harmonie civique et aux nouvelles structures politiques du pays. Ne manquent pas, bien sûr, les appréciations solennelles au sujet de la traditionnelle amitié franco-roumaine, l'un des leitmotives des articles de Robert de Beauplan.

« Un Roumain me disait: “Nous allons sans cesse en France: quel dommage, pourtant, que Bucarest soit plus loin de Paris que Paris de Bucarest!” Tout ce qui pourra contribuer à raccourcir cette distance doit être encouragé. C’est le vœu qu’ont certainement formulé tous les Français — pas assez nombreux, malheureusement — qui ont eu le plaisir d’assister aux belles fêtes de l’Union roumaine⁹². »

Le désir de Robert de Beauplan allait se matérialiser dans les mois suivants; *L’Illustration* sortait un album spécial intitulé « La Grande Roumanie » qui fut remis, d’une manière très cérémonieuse, à Paris, à Sever Bocu (à cette époque-là, ministre du Banat) par René Baschet, en présence du ministre plénipotentiaire roumain, le prince Cantacuzène⁹³.

Le 28 septembre paraissait aussi un article de G.G.Mironesco, ministre roumain des affaires étrangères, spécialement écrit pour l’album. Mironescu vantait la lutte des Roumains qui auraient empêché par leur héroïsme l’invasion des musulmans dans l’Europe occidentale. Les Roumains étaient donc les sauveurs de la civilisation occidentale, non seulement d’après G.G.Mironesco, mais aussi selon les historiens français réputés Lavis et Rambaud qui étaient cités dans le texte du ministre roumain :

« On a dit, avec raison, que si la civilisation occidentale échappa à la mort ou au moins à l’éclipse dont la menaçait le Croissant, elle en fut redevable... notamment aux Roumains. (Histoire générale de Lavis et Rambaud)⁹⁴ »

Même si la paix européenne offrait à la nation roumaine les conditions du développement, pourtant son rôle de sentinelle n’était pas révolu. La Russie soviétique menaçait de devenir à tout moment dangereuse, car l’intégration des soviets dans l’ordre international ne semblait pas possible :

« Mais un bouleversement profond s’est produit, il y a dix ans, au delà de la frontière orientale, dans un pays immense, et l’on ne saurait encore prévoir ce qu’il va en sortir.

Y verra-t-on l’éclosion d’une organisation sociale nouvelle susceptible de s’harmoniser avec la civilisation européenne ou doit-on craindre pour celle-ci une formidable tentative d’anéantissement ?

Angoissant problème pour la Roumanie et pour tout le monde civilisé.

La sentinelle roumaine doit toujours veiller⁹⁵. »

A cette position géo-stratégique privilégiée correspondait au plan culturel l’image d’une synthèse entre la civilisation orientale et la civilisation européenne. Cette idée revenait dans les pages de la revue dès les premiers articles dédiés aux Principautés Roumaines, et elle était reprise encore une fois sous la plume énergique d’Henri Focillon. L’illustre historien de l’art publiait dans *L’Illustration* (n. 4517 du 28 septembre 1929) un ample article sur l’art roumain ancien :

« Dans son art convergent plusieurs courants de civilisation, la force propre à l’Occident à travers des apports vénitiens, dalmates, saxons de Transylvanie, polonais,

et le charme de l’Orient, coloré par l’influence serbe et l’influence arménienne, et d’abord la leçon et le prestige de Byzance, enrichis plus tard de notes persanes et de notes turques. Mais si, pendant des siècles, c’est surtout vers la Méditerranée orientale, la Grèce byzantine et l’Asie que semble se tourner cette culture riche et touffue (tout en maintenant jusqu’au seuil de la Renaissance des formes très anciennes de l’art chrétien de nos pays), l’époque moderne a vu la Roumanie se tourner vers l’Occident de l’Europe et vers la France⁹⁶. »

Henri Focillon n’était pas à sa première collaboration sur ce sujet avec *L’Illustration*; il avait fait auparavant la présentation générale d’une exposition d’art roumain qui a été ouverte au Jeu de Paume en 1925⁹⁷. Il avait aussi écrit dans le catalogue de l’exposition imprimé à cette occasion, insistant sur l’idée de continuité artistique.

Tandis que l’art roumain ancien, un art des monastères, clairement imprégné de l’autorité princière, se caractérisait par l’ordre, l’art du XIX^e siècle était, avant tout, l’expression du lyrisme et de l’émotion. Tandis que les artisans médiévaux connaissaient très vaguement l’Occident, les artistes roumains des XIX^e et XX^e siècles étaient de vrais Occidentaux du sud-est de l’Europe, qui, il n’est pas moins vrai, se sentaient les continuateurs des peintres de Voroneț ou de Sucevița⁹⁸. Dans ces conditions, le caractère composite de l’art roumain évoqué par Henri Focillon ne faisait plus référence à la frontière entre l’Occident et l’Orient, mais à celle entre la tradition et la modernité.

Nous pouvons donc conclure que l’image de la Roumanie des années trente (et surtout de 1929) qui ressort des pages de la revue parisienne est composée surtout de quelques caractéristiques prédominantes : l’air solennel de l’harmonie sociale, le dévouement populaire à la dynastie et au pays, la vocation de défenseur de la civilisation chrétienne européenne assumée au long de l’histoire, ainsi que sa culture de frontière.

La Roumanie d’entre les deux guerres mondiales

Pendant cette période, la Roumanie a été le pays de deux mythes dynastiques : Ferdinand et Marie. Lors de la disparition du roi Ferdinand, *L’Illustration* lui dédiait une évocation émouvante signée par la princesse Bibescu. La figure du roi apparaît comme celle d’un solitaire, une victime du peuple qu’il avait conduit vers l’unité :

« Maintenant le sort en était jeté. Il fallait que le destin s’accomplît avec la plus grande violence et que l’unité du peuple roumain se fit par les mains de sa victime (...) Quand il descendit l’escalier du Parlement, de sa démarche mal assurée, les yeux rouges, le poing crispé sur la garde de son épée, il était roi, et il savait qu’il allait faire la guerre à l’Allemagne⁹⁹. »

La mort avait mis fin à sa condition de monarque :

« Demain, il va cesser d'être seul, cesser d'être roi...¹⁰⁰ »

A sa mort en 1938 la reine Marie est évoquée en termes identiques. Le style était plus naturel, mais il n'y avait pas de phrase qui ne souligne l'empreinte de la reine sur le destin politique de la Roumanie entre les deux guerres. A l'exception, peut-être, de l'image d'une petite fée blonde descendue des contes d'Andersen, qui rappelait l'enfance heureuse de la reine passée à Eastwell¹⁰¹.

La Roumanie de cette époque-là pouvait être aussi bien l'expression d'un contraste: *Ancienne et nouvelle Roumanie* était la légende des deux photographies reproduites dans le numéro du 4 avril 1931 et représentant deux femmes habillées, l'une avec un costume traditionnel, l'autre avec un costume à la mode¹⁰². *La Roumanie nouvelle* est une idée qui circulait de plus en plus fréquemment dans les années 1938–39; elle sera d'ailleurs le sujet d'un chapitre séparé.

L'un des épisodes les plus médiatisés de la Roumanie d'entre les deux guerres mondiales semble avoir été l'ascension politique de la Garde de Fer. Après les présentations des assassinats de I.G. Duca¹⁰³ et d'Armand Călinescu¹⁰⁴, *L'Illustration* a commencé à s'intéresser davantage à l'évolution de ce mouvement.

Si, en 1938, Georges Oudard notait les inconséquences du discours de Corneliu Zelea Codreanu¹⁰⁵, deux ans plus tard René Martel adoptait un point de vue tout à fait différent (l'explication se trouve dans le nouveau contexte politique instauré après la défaite et l'occupation de la France par l'Allemagne). En premier lieu, la Garde de Fer semblait être absoute, aux yeux du journaliste français, des assassinats politiques commis au fil des années, la plupart étant justifiés par les provocations du gouvernement. C'est avec sympathie que l'auteur a approché le passé et le présent de la Garde de Fer, sa carrière électorale et la participation symbolique de quelques gardistes à la guerre civile d'Espagne. Malgré les vicissitudes et les adversités de toute sorte, la Garde a réussi — écrivait-il — à prendre dans ses mains la direction de la Roumanie. Il ne restait plus à ce mouvement que de prouver la volonté politique de régénérer et de sauver le pays¹⁰⁶.

En 1941, René Martel revenait dans un article encore plus développé sur l'idéologie de la Garde de Fer. Il évoquait cette fois-ci la clarté dont avait fait preuve Corneliu Zelea Codreanu en caractérisant en 1919 le national-socialisme chrétien :

« Il ne suffit pas, écrivait-il alors, de vaincre le communisme. Nous devons lutter pour les droits des travailleurs. Ils ont droit au pain et à l'honneur. Nous devons lutter contre les partis avides de pouvoir et appeler à la vie des organisations nationales des travailleurs pour que l'ouvrier obtienne ses droits dans le cadre de l'Etat et non contre lui.

Nous ne pouvons admettre qu'à l'abri de mots d'ordre nationaux une classe sociale d'opresseurs et d'exploiteurs juggle la classe ouvrière, la dépouille en lui parlant sans relâche d'un parti qu'elle n'aime pas, d'un Dieu auquel elle ne croit pas, d'une Eglise qu'elle ne fréquente jamais¹⁰⁷. »

Le même Codreanu reprochait à la démocratie bourgeoise six défauts essentiels: la destruction de l'unité naturelle du peuple qui était divisé en fonction d'options politiques; l'acceptation des droits civiques pour les juifs; la succession des partis au gouvernement qui rendait impossible tout effort ou tout projet à long terme; dans une démocratie l'homme politique ne pouvait être qu'un pantin au gré du parti, incapable d'accomplir ses tâches envers le peuple; la démocratie était incapable d'instaurer et de maintenir l'autorité; et, finalement, la démocratie était incapable de se passer de la haute finance. René Martel justifiait l'antisémitisme de Corneliu Zelea Codreanu, en citant abondamment des arguments du « Capitaine ». Après cela suivaient tous les lieux communs de la doctrine légionnaire: la ruine de la société roumaine, la nécessité de la purification spirituelle, un nouvel idéal moral :

« La foi en Dieu et dans l'Eglise orthodoxe; l'amour entre les hommes et les classes, par opposition à la haine prêchée par Marx¹⁰⁸ »,

un autochtonisme qui se faisait remarquer dans toutes les activités pratiques, et qui voulait exclure toute influence juive. Les nouveaux modèles politiques étaient l'Italie de Mussolini, l'Allemagne de Hitler, le Portugal de Salazar. Ces conceptions définissaient — selon René Martel — l'idéologie de la renaissance roumaine. Au bout de tant d'années de confusion et de désordre, on apercevait enfin une voie. Le miracle de l'avoir trouvée s'était manifesté grâce à la volonté et à la jeunesse de la Garde de Fer.

Les trois aspects examinés ci-dessus ne sont pas les seuls à déterminer l'image de la Roumanie d'entre les deux guerres mondiales dans la revue *L'Illustration*. Cette image a été et sera complétée dans les autres chapitres de notre essai.

La Roumanie Nouvelle

Les années 1938 et 1939 de l'histoire de la Roumanie ont été les mieux représentés dans *L'Illustration*. En 1938, onze articles sur les changements politiques engagés par Carol II ont publiés. Il faut dire que l'idée d'une nouvelle Roumanie avait commencé à être développée dans les pages de la revue dès 1929, dans un article sur l'élection de Constantin Sărățeanu en tant que régent de la Roumanie¹⁰⁹. La reprise de cette idée, à toutes autres dimensions, s'est faite dans la série de mars-avril 1938 intitulé « La naissance d'une dictature royale »¹¹⁰. Les articles portaient la signature d'une vieille connaissance, Robert

de Beauplan, envoyé spécial à Bucarest. Elles faisaient partie d'un ensemble de reportages initiés par *L'Illustration* dans les pays de l'Europe où la vague des changements politiques pouvait influencer l'équilibre précaire du continent; voir à ce sujet les enquêtes italiennes de Robert Chenevier (15 janvier–12 février), celles réalisées en Tchécoslovaquie (22 janvier–19 février) et en Allemagne (26 février) par Ludovic Naudeau ou celles faites en Pologne par Robert de Beauplan (1–8 janvier).

Le texte de Robert de Beauplan sur la Roumanie présentait la situation politique après la promulgation de la Constitution du 20 février 1938. Il faisait allusion au plébiscite du 24 février et à l'opposition envers le régime personnel instauré à ce moment-là (la figure de Iuliu Maniu, l'ancien défenseur de Carol au début de son règne, apparaissait dans ce contexte)¹¹¹.

L'auteur considérait que les problèmes majeurs de la Roumanie étaient la Garde de Fer et l'orientation possible du gouvernement vers l'Axe. Après un court historique de la présence des juifs dans l'espace roumain, le journaliste français essayait de mettre de l'ordre parmi les chiffres contradictoires des statistiques de cette époque-là concernant la population juive (il y avait des variations entre 250 000 et 3 000 000)¹¹².

Le reportage finissait avec quelques considérations sur la traditionnelle amitié franco-roumaine. De Beauplan soulignait la francophilie de toutes les couches de la société roumaine, mais en même temps remarquait que le prestige de la France avait perdu, les derniers temps, de son éclat. Les causes résidaient dans la déception que la France avait causée à la Roumanie par sa politique extérieure aux moments clés de la dernière décennie (l'indifférence du gouvernement de Paris envers la rupture du traité de Locarno par l'Allemagne en 1936; l'inactivité du gouvernement français au moment de l'application des sanctions économiques imposées à l'Italie par la Société des Nations à cause de l'invasion en Ethiopie; l'option pour une alliance avec la Russie soviétique ainsi que l'installation au pouvoir du Front Populaire soutenu par les communistes). Sur le fond de cette déception apparaît donc un partenaire prometteur qui aurait remplacé la France, il s'agissait de l'Allemagne.

La précarité des moyens matériels de la propagande française, leur inefficacité ont mené à la diminution de l'influence française en Roumanie. De Beauplan estimait que la plupart des Roumains qui, en 1938, aimaient toujours la France étaient ceux qui avaient passé la quarantaine, une autre génération donc; d'ailleurs, le nombre de ceux qui étudiaient en France avait baissé de 1 000/1 200 au début du siècle à environ 300 en 1938. La jeunesse roumaine semblait donc gagnée, selon le journaliste, par ceux qui exaltaient son goût pour l'action et pour la parade¹¹³.

La crainte que la Roumanie ne sorte de la sphère d'influence de la France s'est manifestée assez souvent dans les articles publiés dans *L'Illustration* en

1938–39. Cela explique, peut-être, l'intérêt accru de la publication pour les événements de Bucarest. Par exemple, à l'installation du gouvernement Goga, *L'Illustration* se dépêchait d'enregistrer les personnalités politiques roumaines francophiles du nouveau gouvernement, en reproduisant largement toutes les déclarations des officiels roumains selon lesquelles l'Etat roumain promettait de ne pas modifier la ligne politique extérieure¹¹⁴. En même temps, la revue enregistrait la visite de Carol II à Londres, l'accord roumain-allemand, et, à la suite des préoccupations plus anciennes, remarquait l'évolution politique de la Garde de Fer et de Corneliu Zelea Codreanu.

En 1939, Pierre Ichac publiait un long reportage sur les bouleversements politiques survenus dans certains pays européens. *A travers l'Europe troublée* tentait d'expliquer les drames de l'Europe en passant par Prague, Berlin, Budapest pour arriver aux Balkans (Bucarest, Belgrade, Sofia, Athènes). Tandis que la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie étaient dans le feu des agitations, que la Hongrie et l'Allemagne manifestaient vigoureusement leurs intentions guerrières et révisionnistes, que la Bulgarie tendait à devenir un facteur d'équilibre dans les Balkans, la Roumanie, pour Pierre Ichac, était un pays à la dérive, qui avait du mal à rompre avec une certaine tradition politique, mais qui jouait beaucoup avec l'idée du rapprochement avec l'Allemagne. La marque orientale du monde roumain, cette familiarité avec les ambiguïtés et les tergiversations donnaient l'impression d'une claire indécision politique. Les mots qui caractérisaient l'accord roumain-allemand remettaient en discussion, après pas mal du temps, les traits orientaux des Roumains :

« Mais ici nous sommes en Orient, et le texte de l'accord est si vague qu'il paraît devoir contenir exactement ce que l'adresse de l'un ou de l'autre signataire voudra y mettre. C'est ce caractère indécis qui semble le rendre rassurant, et en même temps dangereux¹¹⁵. »

Sur la page de garde du numéro du 17 juin 1939 était reproduite la photographie de la séance d'ouverture du nouveau Parlement roumain. Dans le même numéro, Robert de Beauplan insérait un photo-reportage intitulé « La renaissance d'une nation ». C'était en fait le préambule d'un numéro spécial et du supplément de 16 août (« La Roumanie Nouvelle »). Le texte, les photographies, ainsi que l'arrangement en soi étaient conçus comme une propagande évidente en faveur de Carol II. Une impression de louanges exagérées se dégageait de chaque article; les incertitudes de Pierre Ichac exprimées quelques mois avant avaient disparu sans laisser de trace sous la plume des apologistes carlistes.

Au début du reportage, la rédaction de la revue avait mis en page quelques images qui synthétisaient le texte : une carte de la Roumanie encadrée par ses richesses traditionnelles (le blé et le pétrole) et, plus bas, au centre, l'Arc de Triomphe qui dominait l'avenue Kisselef, symbole du parcours glorieux des ancêtres, mais aussi de la nouvelle vocation du futur.

« La Grande Roumanie, la Roumanie nouvelle... Deux expressions et deux étapes.

La Grande Roumanie est née au lendemain de la guerre mondiale quand l'héroïque petite nation qui avait combattu avec les Alliés contre les Empires centraux reçut la juste récompense de ses sacrifices et de ses souffrances par la récupération de ses frontières historique. Le nom du roi Ferdinand I^{er} reste indissolublement attaché à cette triomphale réunion, sous un même sceptre et dans une même unité nationale, de toutes les provinces roumaines (...)

La Roumanie nouvelle n'a que dix-huit mois d'existence. C'est la Roumanie du roi Carol II.

De 1918 à 1938 vingt années se sont écoulées, traversées de vicissitudes diverses (...)

C'est alors que le roi Carol II, au mois de février 1938, accomplit sa *révolution*. Le mot n'est pas trop fort. Les révolutions n'ont pas obligatoirement leur origine dans une effervescence populaire et il en est de constructives.

L'initiative de Carol II a détruit ce qui était un ferment permanent de désordre et d'anarchie et elle a reconstruit. Elle a édifié un régime fondé sur une autorité ferme et sage à la fois, sur l'union de tous les citoyens au service d'une cause unique : celle de la nation, incarnée par la dynastie (...)

Cette Roumanie nouvelle, c'est à la mieux faire connaître que les pages suivantes sont consacrées. Au sommet, un homme : le roi, qui détient la souveraineté des pouvoirs. Autour de lui, une équipe de collaborateurs qu'il a choisis comme les mieux aptes à réaliser ses desseins. Une constitution réformée qui n'a aboli aucune des libertés essentielles, mais qui fait prévaloir en toutes choses l'intérêt du pays. Une solide armature de l'Etat, constituée par une organisation politique unique. Une représentation parlementaire qui est la plus exacte des représentations nationales puisqu'elle n'est plus celle de l'arbitraire ou du hasard, mais des catégories professionnelles. Voilà le cadre à l'intérieur duquel la nation roumaine régénérée éduque sa jeunesse (...), prépare son avenir dans le travail et la foi.

La Roumanie de Carol II est un exemple qui mérite d'être médité!¹¹⁶ »

La citation est, nous pensons, significative ; sous la devise *travail et foi*, une nation parachevait la révolution initiée par son roi, une *révolution royale* qui mettait de l'ordre dans le chaos¹¹⁷. Le concept classique de la révolution suggérait le retour au contrat initial lorsque le roi prenait directement le contact avec ses sujets, en devenant ainsi *le roi des paysans et des jeunes*. L'idée de la *révolution royale* n'était pas une invention des journalistes de *L'Illustration*, elle était empruntée « mot pour mot » à la propagande de Carol II pour laquelle l'axe central était l'identification de la Roumanie avec son roi (la même impression laissait, comme nous l'avons déjà dit, le pavillon de la Roumanie à l'Exposition universelle de Paris de 1937¹¹⁸). A l'intérieur d'une telle construction idéologique, les vieilles obsessions culturelles et originaires perdaient de leur importance, de sorte que la latinité, la vie patriarcale du paysan roumain, la tradition orthodoxe devenaient des légitimités secondaires. Si dans l'*Album Moldo-Valaque* de 1848 ces obsessions représentaient des légitimités rétrospectives pour

la reconnaissance européenne des Principautés, *la Roumanie nouvelle* de l'an de grâce 1939 les intégrait dans un projet intérieur et ne laissait s'entrevoir que l'idée de leur existence parmi les autres. Et cela parce que cette fois-ci le fond de la légitimité avait les traits d'un symbole mouvementé, en train de s'édifier.

Mais il y avait d'autres observateurs de la société roumaine qui ne partageaient pas l'opinion de ceux qui écrivaient pour *L'Illustration*. Un exemple, Alphonse Dupront, directeur de l'Institut Français des Hautes Etudes de Bucarest, de 1932 à 1941, dont l'avis était tout différent. En 1938 il publiait un article dans *L'Europe Nouvelle* avec un titre incitateur : « Où va la Roumanie ? »¹¹⁹ Les perspectives ne semblaient pas très encourageantes. Si les inquiétudes de Dupront coïncidaient à ce moment-là avec celles des rédacteurs de *L'Illustration*, après l'instauration de la dictature royale leurs jugements sont devenus totalement divergents. Là où Robert de Beauplan voyait le retour à l'ordre et au travail, Alphonse Dupront remarquait la déroute et le désordre¹²⁰. C'était le même régime, mais vu par deux personnes différentes, ayant chacune son propre point de vue.

Alphonse Dupront a vécu à Bucarest la rébellion légionnaire. Il n'y a rencontré que de faux prophètes et une nouvelle servitude devant la violence, c'est-à-dire rien de ce que disait René Martel sur la reconstruction et la renaissance nationale promises par les légionnaires. L'image de la synagogue détruite de la rue Atena et du petit homme sale qui gardait son entrée est restée très significative :

« Symbole douloureux, ridicule à force d'être petit, de la malfaisance des faux prophètes (...). Tout le secret de cette humanité chancelante est de trouver plus faible que soi, de s'enivrer dans la puissance, facile. Ou difficile, comme une discipline de vie, et un vertige au bout, à l'allemande¹²¹. »

Une telle société qui réinventait la violence et la dictature en les appelant ordre, ne pouvait être ni normale, ni correcte, ni logique. Alphonse Dupront était resté fidèle à la *Grande Roumanie* qu'il avait connu de près, avant qu'elle devienne la *Nouvelle Roumanie*.

IV. En guise de conclusion

Le 22 mars 1913, *L'Illustration* offrait à ses lecteurs une correspondance de guerre des Balkans. Le journaliste Réginald Kann essayait de mettre de l'ordre dans la complication des arguments et contre-arguments qu'un différend territorial entre la Bulgarie et la Roumanie avait fait apparaître. Certainement, les détails n'intéressent pas directement notre thème, ce qui n'est pas le cas avec les appréciations du correspondant de *L'Illustration* qui nous sont très utiles :

« Il suffit de quelques jours de résidence dans une capitale balkanique pour se familiariser avec le jargon politique habituellement employé dans la discussion des questions d'Orient. Lorsqu'un pays désire opérer une annexion territoriale par voie diplomatique, sa procédure se fonde invariablement sur quatre arguments suivants : droit historique, considérations ethniques ou de nationalité, conditions économiques, nécessités stratégiques ; dans le différend actuel la discussion n'est pas sortie du cadre accoutumé.

Le demandeur commence toujours par faire valoir ses droits historiques : c'est l'argument le plus commode. En effet, suivant l'époque à laquelle on se place, chaque peuple peut revendiquer non seulement telle ou telle région, mais encore la Péninsule entière, ou peut s'en faut. Les Serbes de Douchan, les Bulgares du tsar Siméon ont possédé tout le pays s'étendant de la mer Egée à l'Adriatique, les Roumains se réclament de l'empereur Trajan, les Grecs de Justinien ou d'Alexandre le Grand. Les Albanais vont plus loin ; ne descendent-ils pas des Pélages, les premiers occupants ; pour eux, il ne s'agit plus de droits historiques, mais de droits... préhistoriques. Malheureusement, la conquête ottomane en courbant toutes les têtes sous le joug commun, est venue niveler ces prétentions. D'ailleurs, on a tellement usé et abusé des droits historiques que l'effet s'en est émoussé (...)

Il n'est guère plus facile de d'apprécier l'argument des nationalités, car, dans les Balkans, on change son origine à peu de frais. C'est une simple question de désinence des noms propres. La termination *of* est bulgare, *vitch* serbe, *esco* roumaine, *idis* hellénique. Combien de personnes ont mutilé une syllabe pour échapper à l'oppression d'un gouvernement de propagande ! Combien de *Popof* sont devenus *Popesco* ou *Popovitch*, ou inversement¹²². »

Réginald Kann a synthétisé avec ironie l'identité des populations balkaniques. Leur obsession historiciste, fortement cultivée par la propagande, a déterminé les Occidentaux à considérer ce monde comme très limité et prévisible.

L'Illustration a mis souvent en circulation les stéréotypes de cette propagande. Dans la plupart des articles sur la Roumanie ou les Roumains, nous avons invariablement trouvé des remarques sur l'héritage latin, la tradition byzantine (orthodoxe), le contraste entre les cultures ou l'orientalisme des mœurs, ainsi que sur la lutte continue pour défendre la civilisation occidentale, ou sur le sentiment aigu de la frontière que les descendants de Trajan ont éprouvé depuis toujours, etc.

Qui étaient ces descendants de Trajan ? *L'Illustration* a principalement insisté sur deux catégories sociales : les soldats et/ou les paysans. Les premiers, selon une vraie manie rétrospective, ne pouvaient être que vaillants, vigoureux, intelligents, beaucoup plus subtils et plus raffinés que leurs homologues slaves. Invariablement, comme leurs ancêtres illustres (le panthéon national sélectionné par la revue était essentiellement héroïque : Décébal, Trajan, Rodolphe Le Noir, Mircea l'Ancien, Vlad l'Empaleur, Etienne Le Grand, Michel Le Brave, etc.). La majorité des soldats étaient des paysans. Comme les paysans représentaient

70–80% de la population de la Roumanie, la conséquence en est que presque tous les roumains étaient pareils.

Aux qualités belliqueuses s'ajoutaient les pacifiques. En 1889, les 32 250 297 visiteurs de l'Exposition universelle de Paris¹²³, ou les 22 359 abonnés de la revue *L'Illustration* ainsi que les 8 450 lecteurs occasionnels ont pu se familiariser avec la beauté proverbiale des femmes roumaines (Billecocq soutenait que les femmes de Moldavie étaient proches du type de beauté polonaise, par la délicatesse de leur visage et leurs manières élégantes, tandis que les femmes de Valachie avaient quelque chose d'oriental à cause de leur charme langoureux et du sentiment d'abandon total qu'elles inspiraient) ou avec l'ambiance d'une auberge roumaine où on pouvait manger et boire à son gré en écoutant la musique des violoneux tziganes.

Il semblait aussi que les Roumains connaissaient assez bien le français et étaient au courant des événements culturels de l'Hexagone, ce qui flattait une revue parisienne attentive à ce type de manifestations.

Francophones ou pas, les Roumains respectaient scrupuleusement la tradition orthodoxe, même s'ils ne pénétraient pas son sens profond et mystérieux. Leur dévouement pour le cérémonial extérieur de l'Eglise était connu dès les articles de Billecocq ou Doussault écrits au milieu du XIX^e siècle. Un exemple plus proche de nos jours en serait la cérémonie publique de la bénédiction des eaux à l'occasion de l'Épiphanie (no 4586, 24 Janvier 1931), à laquelle prenaient part le Roi et le Patriarche du pays. L'un d'eux jetait dans la rivière de Dâmbovița une croix que plusieurs nageurs cherchaient ; celui qui réussissait à la trouver était célébré comme un héros. Il devait ensuite porter la croix de foyer en foyer et chaque croyant embrassait l'objet précieux.

Charles Doussault a été un observateur extrêmement critique à l'égard des Roumains. Dans un article de 1854, il remarquait les anomalies de la société politique de Valachie, d'ailleurs la seule composante occidentalisée ; comme en Russie, les boyards d'origine se confondaient avec ceux dont la noblesse consistait en leur fonction, les juges pouvaient devenir à tout moment des officiers, et la limite réelle entre les petits et les grands boyards était insignifiante, très controversée et arbitrairement établie. Sauf que les uns habitaient dans les faubourgs et les autres sur « podoumogochoae ». Ne parlons pas de la misère et de la pauvreté des couches inférieures, de leurs mœurs orientales ou de leur respect excessif envers l'autorité (de n'importe quelle nature), ressemblant au plus honteux servilisme.

Au XX^e siècle, les contrastes entre le vieux et le neuf commençaient à marquer une société dynamique ; les anomalies socio-politiques du type observé par Doussault allaient disparaître complètement.

Pendant le règne de Carol II, la propagande officielle a proposé l'image d'une Roumanie profondément intégrée dans le monde contemporain. Les procédés

rétrospectifs n'étaient pas totalement abandonnés, mais, cette fois, ils étaient subordonnés aux éloges rendus au profil d'un personnage qui, rituellement, devenait le dépositaire de toute une histoire: *le paysan roumain*. Cette conception n'était pas nouvelle, elle avait été véhiculée aussi au XIX^e siècle, lorsque l'accent était mis sur sa dimension rétrospective. Mais à l'époque de Carol II, quand l'enjeu était la contemporanéité et que la confrontation entre l'Orient et l'Occident avait cédé la place à l'opposition ancien/nouveau, ce personnage était devenu l'expression de la vitalité d'une nation en pleine renaissance. Une nation qui ne se proposait pas de vivre de sa gloire passée, mais de construire l'avenir:

« Force et beauté! (...) La force d'un pays sur lequel veille son roi: un roi jeune et, comme son peuple, ardent au travail; le roi animateur dont se retrouvent l'influence et l'autorité dans tous les domaines, mais qui, noblement, sentant qu'il a le devoir de créer l'avenir, s'est comme réservé l'éducation nationale. Compréhension rapide, volonté, courage des responsabilités, beauté de l'acte net: il ne risque pas sa signature, mais on est toujours sûr de la trouver là où il faut qu'elle soit. Ce roi moderne, dévoué à sa tâche est au courant de tout ce qui peut améliorer le bien-être de son peuple¹²⁴. »

Jeunesse et modernité étaient considérées comme les qualités essentielles de Carol II. Mais même s'il avait initié une *révolution royale*, il appartenait à une vieille et respectable dynastie parfaitement intégrée dans l'Europe. *Souverain des jeunes et des paysans*, Carol II avait une autorité qui s'inscrivait dans une légitimité de la construction identitaire d'un type nouveau, sans que cette légitimité soit complètement séparée de celle rétrospective reconnue pendant le règne de son père, par exemple. Notre affirmation est appuyée par les plus importants photo-reportages sur la Roumanie publiés dans *L'Illustration* après 1918, c'est-à-dire ceux qui ont eu comme sujet l'avènement/le couronnement de Ferdinand et de Marie à Alba-Iulia, ainsi que ceux qui ont marqué l'anniversaire de dix ans depuis l'édification de la *Grande Roumanie*. Entre *La Grande Roumanie* (1929) et *La Roumanie Nouvelle* (1939) est survenu le changement concernant tant la propagande que la réception de l'image proposée par celle-ci.

Notes

1. Voir Georges Bengesco, *Bibliographie franco-roumaine*, Paris, 1907 (II^e édition); Al. et G. Rally, *Bibliographie franco-roumaine*, 2 tomes, Paris, 1930; les sept volumes de la *Bibliografia istorică a României* (19^e siècle; 1944–1989).

2. Valeriu Buduru, « Septembrie-decembrie 1848: un eveniment publicistic și artistic european. Album românesc în cea mai răspândită revistă pariziană », in *Magazin Istoric*, XII, no 6 (135), iunie 1978, pp. 5–9.

3. Adolphe Billecocq — diplomate français; il a rempli des missions diplomatiques en Suède et dans l'Empire Ottoman; consul général de la France à Bucarest, (1839–1846). Il a publié

en 1847 *La Principauté de Valachie sous le Hospodar Bibesco*, Bruxelles (II^e édition, 1848) et *Le nostri prigionieri! ou le Journal de Billecocq, diplomate français*, (2 tomes) 1849–1850.

4. G. Opreșcu, *Țările Române văzute de artiști francezi (sec. XVIII–XIX)*, București, Cultura Națională, 1926, pp. 22–35; V.V. Haneș, *Formarea opiniei franceze asupra României în secolul al XIX-lea*, vol. II, Craiova-București, 1929, p. 165; Nicolae Isar, *Istoria modernă a Românilor. Imaginea societății românești în Franța, 1774–1848*, București, 1992, p. 101; *Idem*, *Publiciști francezi și cauza română, 1834–1859*, București, Ed. Academiei, 1991, p. 18.

5. Voir, par exemple, G. C. Nicolescu, *Viața lui Vasile Alecsandri*, București, E.P.L., 1965, p. 275; V. Alecsandri, *Opere*, vol. IV, București, Minerva, 1974, p. 343.

6. Alexandru Dușu, *Modele, imagini, priveshti. Incursiuni în cultura europeană modernă*, Cluj, Dacia, 1979, pp. 69–96.

7. Klaus Heitman, *Imaginea românilor în spațiul lingvistic german 1775–1918*, traduction de Dumitru Hîncu, București, Ed. Univers, 1995, pp. 43–62.

8. Cf. Louis Trénard, « Les représentations collectives des peuples », in *Bulletin de la Section d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Paris, 1962, IV, pp. 9–23 (p. 15).

9. Daniel Henri Pageaux, « Une perspective d'étude en littérature comparée: l'imagerie culturelle », in *Synthesis*, VIII, 1981, pp. 169–185 (pp. 179–181).

10. *Ibidem*, pp. 182–183.

11. Il s'agit de *Illustrated London News*, hebdomadaire fondé en 1842 par Herbert Ingram.

12. Adolphe Laurent Joanne (1823–81), homme de lettres français, avocat à Paris; à partir de 1840 il a publié les *Itinéraires* qui l'ont rendu très connu à l'époque; il a continué la série d'*Itinéraires* avec celle des *Géographies départementales*.

Edouard Thomas Charton (1807–90), homme politique et journaliste français; avocat, secrétaire général dans le ministère Carnot (1848); député et membre du Conseil d'Etat (1849); après le coup d'Etat de Louis Bonaparte, il s'est retiré de la vie politique jusqu'en 1871 quand il devient député de Yonne, puis sénateur; il a fondé *Le Magasin Pittoresque* en 1833, directeur des journaux *Bibliothèque des Merveilles* et *Le Tour du Monde*, et collaborateur de la *Revue Encyclopédique*, *Le Temps*, *Le Monde* etc.

Jean Baptiste Alexandre Paulin (1793–1859), avocat; il a fondé avec Thiers, Miguet et Carrel; *Le National*.

J.J. Dubochet, journaliste français proche des milieux politiques fréquentés par Paulin.

13. « Notre but », in *L'Illustration*, An I, no 1, 4 mars 1843, p. 1.

14. Jean Noël Marchandiau, *L'Illustration, 1843–1944. Vie et mort d'un journal*, Toulouse, Bibliothèque Historique Privat, 1987, p. 53.

15. *Ibidem*, p. 76.

16. *Ibidem*, pp. 103–152.

17. Auguste Marc (1819–86), peintre et publiciste français; il a peint, en général, des portraits et des scènes historiques (par exemple, la composition *La France* qui se trouve à l'Hôtel de Ville de Metz).

18. Lucien Marc (1846–1903), bachelier du lycée Bonaparte; il a fréquenté la Faculté de droit de Paris; journaliste à la *Liberté* et, à partir de 1866, à *L'Illustration*.

19. *Apud* Jean Noël Marchandiau, *op. cit.*, p. 134.

20. *Ibidem*, p. 297.

21. René Baschet (1860–1949), éditeur; président du syndicat de la presse parisienne; élu en 1935 à l'Académie des Beaux-Arts.

22. Pour des détails supplémentaires sur l'histoire de la revue *L'Illustration*, voir *Histoire générale de la presse française*, sous la direction de Claude Bellanger, Jacques Godechot,

Pierre Guiral et Fernand Tarrou, Paris, P.U.F., 1969 (t.II, 1815–1871; t.III, 1871–1940); E. Baschet, *L'Illustration, 1843–1944. Histoire d'un siècle*, Paris, Hachette, 1986 (16 tomes); Jean Noël Marchandiau, *op. cit.*

23. Jean Noël Marchandiau, *op. cit.*, p. 165.
 24. *Ibidem*, p. 293.
 25. *Ibidem*, p. 298.
 26. *Ibidem*, p. 325.
 27. *Ibidem*. En 1846, la revue avait 17 000 abonnés, pour arriver, en 1931, à 171 800, étant ensuite en baisse (en 1943, 53.500).
 28. *Ibidem*, p. 298
 29. *Ibidem*, p. 329
 30. *Ibidem*, p. 311
 31. *Ibidem*.
 32. *Ibidem*, p. 307
 33. *L'Illustration*, no 61, 27 avril 1844, pp. 129–130.
 34. Voir G. Oprescu, *op. cit.*, pp. 33–34 et Valeriu Buduru, *art. cit.*
 35. V.V.Haneş, *op. cit.*, 2 tomes, pp. 87–106 (tome I); pp. 125–148 (tome II).
 36. *Ibidem*, pp. 87–106; voir aussi Ion Ghica, *Opere* (tome V), Bucureşti, Minerva, 1988, pp. 71–72 (lettre à D. Brătianu, le 24 juin 1840), ou pp. 102–103 (lettre à Ioan Câmpineanu, le 1 juin 1839); Dan Berindei, « Tineri români la Paris înainte de 1848 », in *România şi Europa*, Bucureşti, Museion, 1991 (pp. 70–78), p. 73.
 37. Charles Doussault né à Fougères (Ille et Vilaine). Ses professeurs ont été Achille et Eugène Deveria, peintres très connus à l'époque. Il a débuté en 1834, au Salon de Paris où il a exposé jusqu'en 1870. Il a été un collaborateur constant de la revue *L'Illustration*.
 38. *L'Illustration*, 87^e année, no 4517, 28 septembre 1929, p. 317.
 39. « La Roumanie Nouvelle », in *Idem*, 97^e année, no 5034, 26 août 1939, pp. 577–584 + supplément.
 40. Pierre Ichac, « A travers l'Europe troublée », in *Idem*, 97^e année, no 5015–5019, 16 avril–13 mai 1939.
 41. Camille d'Alb, « Scènes de la Roumanie », in *Idem*, no 963, 10 août 1861, pp. 91–92.
 42. Michel Bouquet (1807–1888), né à Lorient, en Bretagne, il a fait des études avec Gudin, un disciple de David. Il a débuté au Salon de Paris en 1835. Après 1855, il s'est dédié exclusivement à la peinture sur porcelaine.
 43. *Apud* G. Oprescu, *op. cit.*, pp. 33–34.
 44. Voir V.V.Haneş, *op. cit.*, pp. 87–106 (t.I)
 45. « Album Moldo-Valaque », in *L'Illustration*, no 284, 5 août 1848, pp. 344–345.
 46. *Ibidem*, p. 344. Nous croyons que le chiffre avancé par Billecocq était exagéré, si nous tenons compte du fait que, en 1857, la population de la Valachie était seulement de 2 330 760 habitants (*apud* Ioan C. Filitti, « Populaţia Munteniei la 1857 », extrait des *Analele economice şi statistice*, sept.-dec. 1931, Bucureşti, Socec & Co. S.A., 1932, p. 40).
 47. *Ibidem*, p. 345.
 48. *Idem*, no 286, 19 août 1848, p. 378.
 49. *Ibidem*.
 50. *Idem*, no 284, 5 août 1848, p. 346.
 51. *Idem*, no 287, 26 août 1848, p. 391.
 52. *Idem*, no 290, 16 septembre 1848, p. 42.
 53. *Idem*, no 284, 5 août 1848, pp. 345–346.

54. *Idem*, no 286, 19 août 1848, p. 378; voir C. Doussault, « La Valachie », in *Idem*, no 563, 10 décembre 1853, p. 381: « Le bas clergé valaque est comme le clergé russe, grossier et ignorant. Il vit dans les cabarets côte à côte avec l'homme du peuple et le paysan, sans pouvoir s'élever au-dessus de lui. C'est à cet état d'ignorance et de vulgarité qu'il doit le peu d'empire qu'il exerce sur le peuple qu'il est appelé à moraliser. C'est à ces prêtres si peu lettrés que l'instruction de l'enfance est confiée. »

55. « Album Moldo-Valaque », no 286, 19 août 1848, p. 378.

56. Virgil Căndeia, « Les œufs d'autruche et la vigilance », in *Revue des études sud-est européennes*, t. XXI, nos 3–4, 1993, pp. 301–303.

57. *Idem*, no 287, 26 août 1848, p. 393

58. *Ibidem*, p. 391.

59. *Ibidem*, p. 393: « Mais, aujourd'hui que le Turc s'est fait Européen, aujourd'hui que le titre de sultan ne signifie pas seulement, en langue turque, / le calife/, mais veut dire aussi, dans l'idiome des Occidentaux, / le plus juste et le plus honnête des Rois !/, tout bon patriote moldo-valaque place son salut dans le lien vassalique qui l'unit à lui ! Le principe de la suzeraineté ottomane sera au jour du danger le phare véritablement protecteur ! »

60. C. Doussault, *art. cit.*, p. 381.

61. *Ibidem*; voir C. Doussault, « Les rangs et les titres de la Valachie », no 592, 1 juillet 1854, pp. 7–10.

62. J. A. Vaillant, « Origine. Etat actuel. Aptitudes et croyances des Iases ou Romes dits Bohémiens », in *Idem*, nos 590 (17 juin 1854, pp. 389–391); 593 (8 juillet 1854, p. 23); 596 (29 juillet 1854, p. 71); 601 (2 septembre 1854, p. 131); 605 (30 septembre 1854, pp. 230–232). En ce qui concerne le nombre des gitans dans les Principautés Roumaines, ainsi que leur répartition en Europe, voir l'article de 29 juillet 1854 :

Turcia	200 000
Transilvania, Bucovina, Banat	140 000
Moldova	137 000
Valahia	123 000
Rusia, Crimeea, Basarabia	90 000
Spania	60 000
Polonia, Galiţia, Lituania	30 000
Italia, Grecia şi Insulele	20 000
Suedia, Norvegia	20 000
Anglia, Scoţia	11 000
Serbia, Muntenegru	10 000
Danemarca, Olanda	6 000
Germania	6 000

63. Basile Alexandri, « Le Lac Blanc », in *Idem*, no 598, 12 août 1854, p. 99.

64. *Ibidem*.

65. *Idem*, no 599, 19 août 1854, p. 119.

66. *Idem*, no 598, 12 août 1854, p. 99.

67. Voir notre article, « România la Expoziţia universală de la Paris din 1867. Imaginea identităţii naţionale — Propagandă şi receptare », in *Buletinul Institutului de Studii Sud-Est Europene*, II/1994, pp. 21–29.

68. Formule empruntée au livre de Andrei Pippidi, *România regilor*, Bucureşti, Litera, 1994.

69. « Les funéraires du roi Carol I^{er} de Roumanie à Bucarest », in *L'Illustration*, 72^e année, no 3740, 7 novembre 1914.

70. La Princesse Bibesco, « Une victime royale. Ferdinand de Roumanie », in *Idem*, 85^e année, no 4404, 30 juillet 1927, p. 101.

71. « La Roumanie Nouvelle », p. 577, *Idem*; Charles Oulmont, « Carol II — Roi des paysans et roi de la jeunesse », in *Idem*, pp. 578–580.

72. Le prince Carol de Hohenzollern — 24^e année, no 1214, 2 juin 1866; le prince Carol de Roumanie (d'après une photographie de Lejeune — 35^e année, no 1738, 28 avril 1877; le roi de la Roumanie, Ferdinand et Marie et leur fils, le prince Nicolae (d'après une photographie de A. Dancovici) — 74^e année, no 3835, 2 septembre 1916; la reine Marie et le prince Nicolae en visite dans les plus pauvres villages de Roumanie (d'après une photographie de Jean Ursescu, correspondant de *L'Illustration*) — 77^e année, no 3966, 8 mars 1919; le couronnement du roi Ferdinand et de la reine Marie à Alba Iulia en 1922 (photographie de A. Frankl) — 80^e année, no 4156, 28 octobre 1922; couronnement du roi Mihai en 20 juillet 1927 au Parlement de la Roumanie (photographie de I. Berman) — 85^e année, no 4404, 30 juillet 1927; la dixième anniversaire de la Grande Roumanie (photographie *Wide World*) — 87^e année, no 4499, 25 mai 1929; Carol II aviateur — 88^e année, no 4554, 14 juin 1930; la princesse Ileana de Roumanie et son mari, Anton de Habsburg, à Sinaia et les parents de l'archiduc (Blanche de Castille et Leopold Salvator), ainsi que deux de ses frères, François Joseph et Renier Charles (photographie: *Universul*) — 89^e année, no 4613, 1^{er} août 1931.

73. « Le couronnement des souverains de la Grande Roumanie », in *Idem*, 80^e année, no 4156, 28 octobre 1922, p. 110.

74. « Album Moldo-Valaque », in *Idem*, no 286, 19 août 1848, p. 378: « Retraite pour le religieux, forteresse pour le soldat, un monastère, dans la Moldo-Valachie, domine toujours, au sein des Carpathes, des passés inexpugnables. »

75. « L'étendard d'Étienne le Grand », in *Idem*, 75^e année, no 3882, 28 juillet 1917, p. 89.

76. *Idem*, 35^e année, no 1788, 2 juin 1877, p. 350; *Idem*, 35^e année, no 1790, 16 juin 1877, p. 380; *Idem*, 74^e année, no 3835, 2 septembre 1916 (Alain de Penennrun, « L'armée roumaine »), p. 216. Les Roumains étaient caractérisés comme les « Prussiens des Balkans »: « Le fond de l'élément militaire, l'homme, le soldat roumain est excellent: Moldaves et Valaques rudement formés à la vie agricole, accoutumés aux rigueurs des plateaux danubiens et de la montagne de Transylvanie, soumis à un climat qui passe aux extrêmes du froid et du chaud, sont d'une endurance surprenante à la marche aux intempéries. Alliant les ancestrales vertus des légionnaires romains, dont ils descendent, aux qualités viriles des balkaniques qui les environnent, ces robustes Latins ont jadis, devant Plevna, donné la pleine mesure de leur valeur et de leur courage (...) Frais lancé dans la lutte, sans peine il triomphera du Hongrois affaibli et de l'Austro-Allemand épuisé. »

77. Alain de Penennrun, « Aux armées roumaines, en territoire bulgare », in *Idem*, 71^e année, no 3678, 23 août, 1913, p. 150.

78. *Idem*, 35^e année, no 1788, 2 juin 1877, p. 350.

79. Voir, par exemple, la série d'articles sur les armées de Sud-Est de l'Europe de 1940; Georges Oudard, « L'armée roumaine » in *Idem*, 98^e année, no 5075, 8 juin 1940, pp. 199–203: « Dans l'état actuel des choses, l'armée roumaine paraît de taille à arrêter une attaque hongroise ou bulgare et même les deux ensemble » (p. 203).

80. C. Doussault, « Les déceptions de la Russie », in *Idem*, no 600, 26 août 1854, pp. 131–134.

81. Voir la série d'articles des années 1877 et 1913.

82. Voir la série d'articles des années 1916–1919 et 1940.

83. A.C., « L'Intervention roumaine et la paix de Bucarest », in *Idem*, 71^e année, no 3676, 9 août 1913, pp. 109–111.

84. « La Roumanie à l'Exposition », in *Idem*, 47^e année, no 2427, 31 août 1889, p. 180.

85. « Les Pavillons de la Roumanie et de la Bulgarie », in *Idem*, 58^e année, no 2988, 2 juin 1900, p. 346.

86. « Nos alliés chez nous. La Roumanie », in *Idem*, 95^e année, no 4917, 29 mai 1937, supplément (LXX).

87. « Au seuil de l'Orient... sur les bords de la Seine! La Bulgarie », in *Idem*, 95^e année, no 4917, 29 mai 1937, supplément (LXXV).

88. Voir notre article « Arhitectură efemeră și imaginea identității. O istorie a pavilioanelor României la Expozițiile universale pariziene », in *Buletinul Institutului de Studii Sud-Est Europene*, III/1995, pp. 61–86.

89. « L'Exposition nationale de Bucarest », in *Idem*, 64^e année, no 3318, 29 septembre 1906, p. 199.

90. *Idem*, 87^e année, no 4489, 16 mars 1929, p. 269.

91. « Les cimetières moldo-valaques », in *Idem*, 35^e année, no 1809, 27 octobre 1877. Sur la couverture de ce numéro, il y a un dessin de Charles Doussault qui représente les cérémonies de la Toussaint dans un cimetière roumain.

92. Robert de Beauplan, « La dixième anniversaire de l'Union roumaine », in *Idem*, 87^e année, no 4499, 25 mai 1929, p. 640.

93. « L'album roumain de *L'Illustration* », in *Idem*, 87^e année, no 4520, 19 octobre 1929, p. 431.

94. G.G. Mironesco, « La sentinelle roumaine », in *Idem*, 87^e année, no 4520, 28 septembre 1929, p. 431.

95. *Ibidem*.

96. Henri Focillon, « L'ancien art roumain », in *Idem*, 87^e année, no 4517, 28 septembre 1929, p. 317.

97. Henri Focillon, « L'Exposition d'art roumain », in *Idem*, 83^e année, no 4296, 4 juillet 1925, p. 16.

98. Exposition de l'art roumain ancien et moderne. Catalogue des œuvres exposées au musée du Jeu de Paume à Paris du 25 mai au 1^{er} août 1925, Paris, Imprimerie Georges Petit, 1925: Henri Focillon, « L'art et l'histoire en Roumanie », pp. 18–29, (p. 27 et 29).

99. La Princesse Bibesco, *art.cit.*, p. 101.

100. *Ibidem*, p. 102.

101. « Marie de Roumanie », in *Idem*, 96^e année, no 4978, 30 juillet 1938, p. 446.

102. *Idem*, 89^e année, no 4596, 4 avril, 1931, p. 418.

103. « Les événements de Roumanie », in *Idem*, 92^e année, no 4741, 31 janvier 1934, p. 62.

104. « La sanglante tragédie de Bucarest », in *Idem*, 97^e année, no 5040, 7 octobre 1939, pp. 130–135.

105. Georges Oudard, « Un entretien avec Corneliu Codreanu, chef de la Garde de Fer », in *Idem*, 96^e année, 10 décembre 1938, p. 495: « Il se promena quelques instants de long en large sans arrêter de tourner les épaules, de faire des gestes bizarres, de se contorsionner de mille manières. Enfin il retomba sur son siège et se remit à parler d'une voix rauque, désagréable, avec peine et effort. Il semblait tirer les mots un à un du fond de sa gorge, s'interrompant presque à chaque phrase pour chercher un terme que je lui soufflais tout bas. Il secouait alors la tête en signe d'acquiescement et, le doigt tournant en l'air, poursuivait son discours. Son élocution était pénible, sa pensée souvent obscure. Que cet individu illuminé pût présentement diriger lui-même un parti et rêver de mener un Etat dépassait l'entendement d'un homme normal.

De toute évidence, il y avait derrière cet exalté des gens habiles qui le maniaient, abusant de sa puéride vanité. »

106. René Martel, « La Garde de Fer en Roumanie », in *Idem*, 98^e année, no 5094, 26 octobre 1940, pp. 185–187.

107. *Idem*, « L'Idéologie de la Garde de Fer en Roumanie », in *Idem*, 99^e année, no 5109, 8 février, p. 145.

108. *Ibidem*, p. 146.

109. « La Roumanie Nouvelle. L'élection du nouveau régent », in *Idem*, 87^e année, no 4520, 19 octobre 1929, p. 431.

110. Robert de Beauplan, « La naissance d'une dictature royale », in *Idem*, no 4960 (26 mars 1938, pp. 335–337); no 4951 (2 avril 1938, pp. 357–359); no 4962 (9 avril 1838, p. 383).

111. *Ibidem*, p. 337.

112. *Ibidem*, pp. 357–359 (dans une interview publiée dans le *Daily Herald* le 10 janvier 1938, le roi avait déclaré 250 000 juifs, tandis que le premier ministre, O. Goga, avançait un chiffre de 500 000). Voir aussi *Handbook of Central and East Europe 1932–33* (Zurich, 1932, p. 550) où on trouve le chiffre de 1 100 000 juifs (*apud.* le compte rendu de Andrei Pippidi au livre de Georges Castellani, *Histoire des Balkans — XIV^e–XX^e siècles*, Paris, Fayard, 1991, in *Revue des études sud-est européennes*, t. XXXI, no 3–4, 1993, p. 444).

113. *Ibidem*.

114. « Le nouveau gouvernement roumain », in *Idem*, 96^e année, no 4949, 8 janvier 1938, p. 33.

115. Pierre Ichac, « La Roumanie au carrefour de deux routes », in *Idem*, 97^e année, no 5018, 6 mai 1939, pp. 15–16.

116. « La Roumanie Nouvelle », p. 577.

117. Robert de Beauplan, « Un pays de renaissance nationale et de révolution royale », in *Ibidem*, pp. 581–582.

118. Voir notre article, « Arhitectură efemeră... », pp. 71–72.

119. Pierre Noël, « Où va la Roumanie? », in *L'Europe Nouvelle*, no 1041, 22 janvier 1938, pp. 77–80 (selon André Godin, Pierre Noël serait le pseudonyme d'Alphonse Dupront)

120. Alphonse Dupront, « Années roumaines, 1932–1941 », in *Cahiers Alphonse Dupront*, no 3, 1994, p. 13.

121. *Idem*, « Journées révolutionnaires (22 janvier 1941) », in *Idem*, pp. 21–22. (Nous remercions M. le professeur Alexandru Duțu pour les informations et la bibliographie sur Alphonse Dupront.)

122. Réginald Kann, « Silistre et le différend bulgare-roumain », in *L'Illustration*, 71^e année, no 3656, 22 mars 1913, pp. 247–248.

123. Anne Rasmussen, Brigitte Schroeder Gudehus, *Les fastes du progrès. Le guide des Expositions universelles*, Paris, Flammarion, 1992, p. 112.

124. « Nos alliés chez nous ; La Roumanie », in *idem*, *loc. cit.*